



DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - N° 169 - FÉVRIER 2010 - 2,30 EUROS

LE DRAME D'HAÏTI

Témoignages d'habitants du 18e : Jean-Philippe Alexis, vicaire à l'église Saint-Bernard, et Mimi Barthélémy, conteuse. (page 3)

Bientôt les élections régionales : les enjeux (page 5)

France Terre d'asile au secours des mineurs étrangers isolés (pages 6 et 7)

Halle Saint-Pierre, une nouvelle offensive (page 8)

Le jardin Norvins est ouvert (page 10)

Bab-Ilo, un bar où le jazz est roi (page 11)

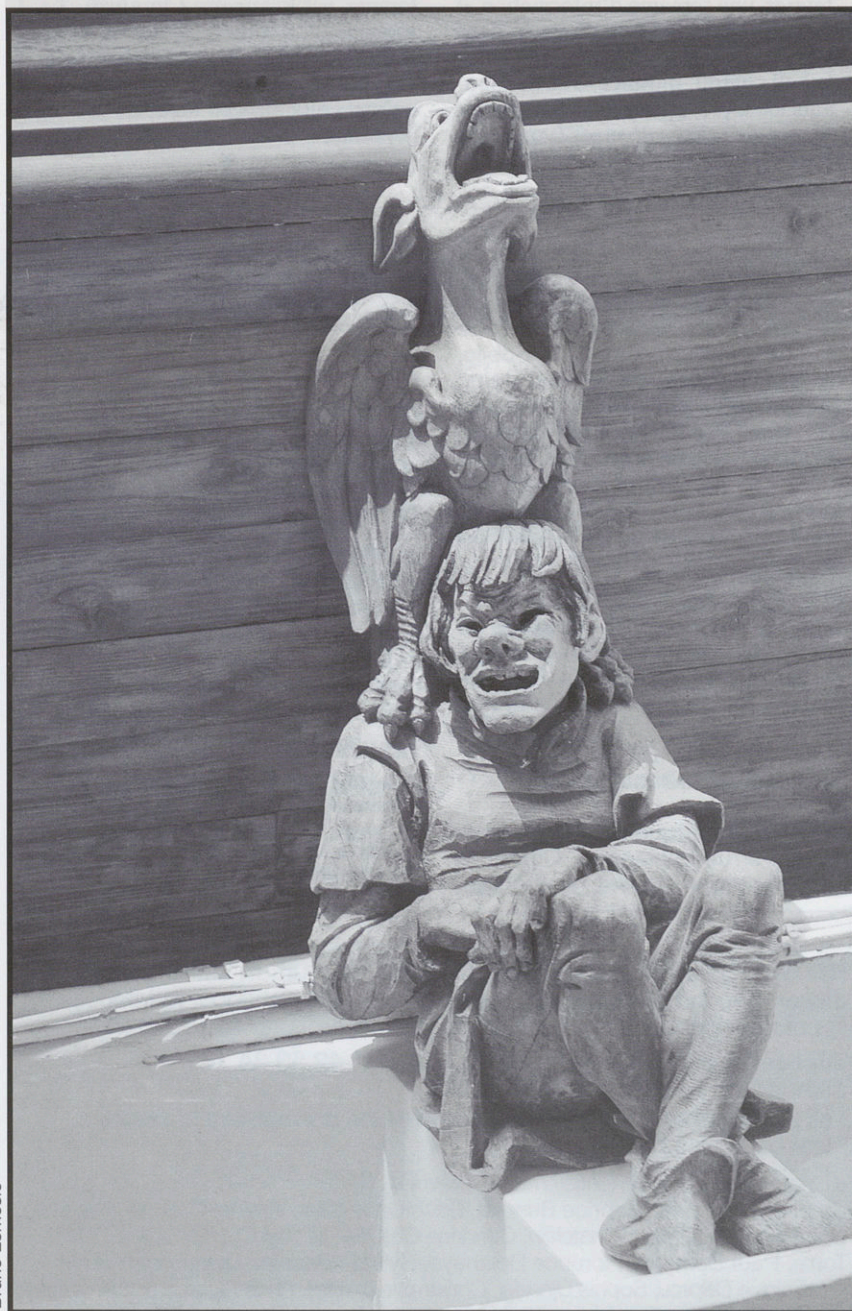
L'association Cieux, pour un dialogue interreligieux (page 12)

Ma Plume est à vous a 15 ans (page 14)

Des "malfaçons" au lycée Renoir (page 15)

On prépare déjà le Festival au féminin (page 18)

Lieux : L'Escalopier, un castel style médiéval (page 23)



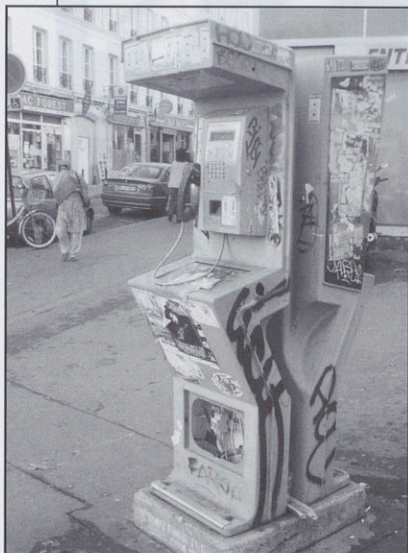
Bruno Lemesle

Une des gargouilles ornant la façade de "l'hôtel de l'Escalopier", au fond de l'impasse Marie-Blanche.

Le bulletin d'abonnement est en page 15.

DI Jul 20 32713

Drôles de "décorations"



À gauche : place de Clichy.
Ci-dessus : villa Saint-Michel.

La mairie organise, du 1er au 6 février, une semaine d'information et de sensibilisation à la propreté dans l'espace public avec exposition, dans le hall central, intitulée "rue du mauvais exemple", présentant un trottoir jonché de saletés diverses (voir notre article page 4).

Utile ? Oh combien si l'on en juge par les photos récemment envoyées par deux de nos lecteurs. La première a été prise place de Clichy, devant le Castorama, par **Françoise Limousin**. La seconde, non loin de là, devant le 16 villa Saint-Michel, par **Michel Sauvageot**. Même quartier, mais ce n'est qu'une coïncidence : tagueurs fous et dépositaires clandestins d'immondices sévissent partout. ■

PETITES ANNONCES

■ **Le Secours catholique cherche des bénévoles** : accueil du public, standard, prise de rendez-vous, secrétariat... pour ses activités au 37 rue Pajol (alphabétisation, migrants, vacances, groupes de femmes). Idéalement, disponibles une journée ou deux demi-journées par semaine. Contact : Chrystel ou Guirec au 01 40 22 08 00.

■ **La Compagnie Graines de soleil** organise en février 2010 un **stage de pratique artistique dans un village du Sud marocain**. Ateliers d'art dramatique et découverte de la région de Ouarzazate. Rens. : 01 46 06 08 05 grainesdesoleil@hotmail.com

■ **La Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclalongon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées,

convivialité. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél. : 01 46 27 58 34

■ **L'association ADOS cherche des bénévoles** pour de l'accompagnement scolaire, du CP à la 3e, du lundi au vendredi, entre 16 h 30 et 19 h 30. Contact : 01 42 54 84 74.

■ **URGENT**. Pour son projet artistique collectif 2010, Paris Macadam cherche des jeunes 18-30 ans pour témoigner, écrire, jouer, filmer sur le chômage et l'immigration européenne. parismacadam@hotmail.com ou 01 46 07 05 08 pour rdv et casting.

TARIF DES PETITES ANNONCES :

● **Gratuit pour les associations** jusqu'à un maximum de 240 signes. **Pour les autres**, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes.

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr

Les correspondances sur les **abonnements** doivent être impérativement envoyées par écrit.

● L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardin, Fabrice Benoist, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Sylvain Gasnier, Davide Del Giudice, Dominique Delpiou, Sophie Djouder, Christophe Dutheil, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Fouad Houiche, Maïté Labat, Bruno Lemesle, Mathieu Le Floch, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

MVS écrit à Daniel Vaillant

Suite d'une polémique locale : l'association *Mieux vivre au Simplon*, évincée du conseil de quartier, faute d'avoir obtenu assez de voix lors des élections des représentants des associations du quartier, nous a communiqué une lettre adressée le 21 janvier à Daniel Vaillant. :

«Monsieur le maire,

Un article à la une du 18e du mois de janvier intitulé "Mieux vivre au Simplon évincé du conseil de quartier" confirme bien la "magouille" que nous avons dénoncée au lendemain des élections pour le renouvellement des conseils de quartier.

Les propos de monsieur Weinberger, président de l'association *Espérance sportive parisienne* et vice-président du conseil de quartier, sont sans ambiguïté. «Nous avons simplement, entre quelques amis associatifs, discuté de ce qui pouvait le mieux servir le quartier... Les amis qui se sont regroupés ont élu les associations qui pouvaient le mieux d'après elles, servir les intérêts de l'ensemble du quartier.»

Nous ne commenterons pas davantage cette incroyable conception de la démocratie participative. Cependant, nous souhaiterions savoir si, en tant que premier responsable de notre arrondissement, vous la jugez conforme à l'esprit qui a présidé à la mise en place des Conseils de quartier.

Vous n'avez pas répondu à notre précédent courrier qui posait déjà cette question du détournement des modalités d'élection du collège associatif.

Veuillez croire, Monsieur le maire, à l'expression de notre haute considération.»

Philippe Le Gallo, président de MVS



Dégueulasses

Rue Ordener, sur le pont au-dessus de la voie ferrée, la Ville a installé des jardinières, douze de chaque côté. Fleurs et plantes vertes y poussent ainsi que... des canettes, bouteilles et autres saletés déposées là par des malpolis.

Passé un gamin d'une douzaine d'années. Il ramasse, il en a plein les mains, et il va déposer le tout dans la poubelle au bout du pont. Je le regarde, il me regarde et il dit :

«Y en a, ce sont vraiment des dégueulasses !»

Marie-Pierre Larrivé

Tapis à vendre ?

C'était un vendredi en fin d'après-midi rue Polonceau, devant la mosquée. Quelques heures plus tôt, pendant la prière, il avait plu à verse sur les fidèles dans la rue et sur leurs tapis de prière. Donc, au lieu de les ranger dans la mosquée, les tapis avaient été mis à sécher dehors. Arrive une petite blonde en scooter. Elle les regarde, les admire et elle demande s'ils sont à vendre. Stupeur de celui qui contrôlait leur humidité. Poli néanmoins, il lui dit que non, ils ne sont pas à vendre, les tapis. La petite blonde repart, déçue.

M.-P. L.

l'Atelier

CRÉATION, L'EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.



Ici votre rêve prend forme.

Votre désir d'un bijou idéal et exclusif est traduit dans le métal précieux par des mains expertes, guidées par un savoir-faire irremplaçable. Venez nous parler de votre rêve. Nous le réaliserons.



comptoir joffrin ■ ■

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS
Tél. 01 42 64 90 45

28, rue Hermel 75018 PARIS
Tél. 01 46 06 40 25

Haïti: vivre et reconstruire

A l'heure où tous les regards sont tournés vers Haïti et où la solidarité s'organise, deux figures d'Haïtiens habitant l'arrondissement nous livrent leur témoignage.

Mimi Barthélémy

Magicienne du verbe, tisseuse d'histoires aux couleurs et saveurs caraïbes, la conteuse Mimi Barthélémy, qui habite depuis des années au cœur de la Goutte d'Or, rue d'Oran, a quitté Haïti à l'adolescence, mais elle s'y trouvait lors du séisme. Elle n'est revenue à Paris que le 18 janvier, via Saint-Domingue et Bruxelles.

« Nous étions tous venus pour l'anniversaire de notre mère. Nous avons eu beaucoup de chance, ni dégâts ni blessés dans la famille, sinon une cousine prise sous les décombres d'un magasin, qui a eu la main écrasée. Lors de la grande secousse, nous n'étions pas à Port-au-Prince même mais à 8 km de là, sur les hauteurs, à Pétionville, cette localité qui porte le nom d'un héros de notre indépendance. Les dégâts y furent minimes.

Nous n'avons pas souffert physiquement mais nous avons ressenti la douleur de notre peuple dans ce désastre, malheureusement prévisible, la capitale étant bâtie sur une faille et

ayant déjà subi, les siècles passés, des séismes destructeurs.

La reconstruire autrement, avec des immeubles anti-sismiques ? La déplacer ? Ce serait la solution mais est-ce possible ? De toutes façons, l'urgence actuellement, c'est venir en aide aux survivants qui ont tout perdu, leur donner un abri, leur trouver à manger, à boire.

Pour cela, je rends hommage de tout cœur à la solidarité internationale qui est admirable, celle de tous les pays et, en premier, celle de notre voisin, Saint-Domingue. Nos rela-

tions quotidiennes ne sont pas très amicales mais ils ont été fantastiques, présents immédiatement, efficaces.

Assurer l'urgence et puis après ? Haïti possède une grande richesse culturelle, une créativité extraordinaire, ce qu'on oublie souvent. Mais, c'est vrai, c'est un pays pauvre, inégalitaire, soumis à la violence. Je suis d'ailleurs révoltée, chaque fois que j'y viens, par l'extrême richesse côtoyant l'extrême pauvreté. Peut-être le drame que nous avons vécu permettra une prise de conscience, sera l'occasion de changer, de relever le pays. Je le

souhaite, je veux y croire...

J'espère que, dans un deuxième temps, l'apport international nous y aidera, que nous ne serons pas à nouveau oubliés, toute émotion retombée. Quant à la France, nous comptons beaucoup sur elle et pas seulement matériellement. Qu'elle se souvienne qu'Haïti fait partie de son histoire depuis le XVII^e siècle. Versailles fut bâti avec le sucre de notre île et la sueur des esclaves.

Et qui se souvient ici, en France, de Toussaint Louverture, premier et seul général français noir ? Il s'est battu pour la liberté, l'égalité, la fraternité, pour l'autonomie aussi d'Haïti et c'est pour cela que Napoléon l'a éliminé. Son combat n'a pas été vain puisque deux ans après sa mort, en 1804, Haïti proclamait son indépendance. La France était vaincue par des nègres, anciens esclaves, quelle vexation ! Est-ce pour cela qu'elle a occulté notre histoire, qu'on ne l'apprend pas à l'école ? Nous avons choisi, à l'indépendance, le français comme langue officielle et nous continuons à le défendre. Que la France nous en sache gré et qu'elle nous reconnaisse ! »

Recueilli par
Marie Pierre Larrivé

D.R.



Jean-Philippe Alexis

Le Père Jean-Philippe Alexis est vicaire à l'église Saint-Bernard, la paroisse de la Goutte d'Or.

Originaire de la commune de Delma, dans l'agglomération de Port-au-Prince, il vit en France depuis 2007, après avoir passé dix ans entre l'Amérique latine et l'Italie.

« Il était minuit à Paris quand ma mère et ma sœur, installées aux États-Unis, m'ont appris la terrible nouvelle. Immédiatement, je me suis rué sur internet à la recherche des premières informations et images. Il était encore trop tôt pour vraiment tout savoir mais tous les premiers témoignages parlaient déjà d'un désastre.

Après quatre jours d'angoisse et une centaine de tentatives de coups de fil, j'ai enfin réussi à joindre mon père et mes quatre frères. La maison est endommagée mais pas détruite. C'est un énorme soulagement.

Depuis, toute ma famille dort dehors, comme des milliers d'autres sinistrés, par peur de nouvelles répliques du séisme.

Les jours qui ont suivi le drame, j'ai reçu des dizaines d'appels de compatriotes désemparés, mais aussi de Français et de personnes d'autres communautés venues témoigner leur compassion. Beaucoup d'Haïtiens sont arrivés à l'église en pleurs ou le visage grave. Certains avaient perdu des proches, des amis, des voisins. D'autres étaient dans l'attente de nouvelles.

Aujourd'hui, c'est une communauté sous le choc, en détresse, mais qui n'a jamais perdu la foi. Cette foi inébranlable qui, sur l'île, continue d'animer les survivants malgré la destruction des églises.

Le mercredi 20 janvier, nous avons organisé une messe. L'église était bondée et nous avons prié ensemble pour nourrir l'espérance d'un avenir meilleur.

J'ai confiance en le peuple haïtien, en sa force et sa capacité de reconstruction. Les Haïtiens ont toujours su

affronter la succession des drames qui ont jalonné son histoire. C'est un peuple joyeux, très solidaire et qui a toujours vécu dans une "pauvreté digne". Mais, il est capital d'associer les habitants à la reconstruction pour qu'ils prennent leur destin en main. On ne doit pas rebâtir pour eux mais avec eux. Pour que le pays aille de l'avant, il faudra aussi reconstruire



les cœurs et donner aux Haïtiens, à travers l'éducation, le pouvoir de choisir leur avenir. Ce tremblement de terre, si terrible soit-il, est un tournant dans l'histoire du pays.

Dès que les moyens le permettront, je me rendrai sur place pour apporter mon aide et mon réconfort. En attendant, l'heure est au recueillement et à la solidarité. »

Recueilli par
Sophie Djouder
Photo Thierry Nectoux

Olympic Café
20 rue Léon

RESTAURATION CONTINUE

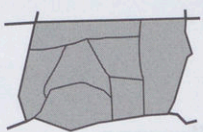
de midi à minuit
du mardi au samedi

Sur présentation du 18^e du mois

Formule midi 5€

Mafé / Banane / café
bœuf / plantain / café

Res. 01 42 52 29 93



Défilé "en chaussettes" à la mairie

Présentation de vêtements réalisés par assemblage de chaussettes par la styliste Marcia de Carvalho.



Défilé de mode original, mercredi 10 février, sous la grande verrière de la mairie : des vestes, des manteaux, des robes, des gilets... des chapeaux, écharpes et accessoires aussi... Tous sont réalisés avec des chaussettes !

Tous ces vêtements ont été inventés et fabriqués par Marcia de Carvalho, styliste installée 2 rue des Gardes, avec l'aide de femmes de la Goutte d'Or fréquentant son atelier de couture.

L'idée est de récupérer des chaussettes "orphelines" ayant perdu leur petite sœur, voire ayant perdu pied, et de leur donner une nouvelle vie.

On trie, on coupe, on assemble. On détricote et on rettricote, on crochète. On assortit formes et couleurs. Et voici un bérêt à pompon, une broche en forme de fleur, une veste ajustée, une longue jupe virevoltante, quelques mitaines... Il faut jusqu'à quarante à soixante chaussettes pour un seul manteau.

Des milliers de chaussettes

Le matériau a été récolté essentiellement à l'automne dernier lors d'une collecte organisée du 14 au 21 octobre à la mairie (voir *Le 18e du mois* d'octobre).

«Ce sont des milliers de chaussettes qui ont été apportées. Les gens sont

venus en masse. Et il y eut ce marchand forain qui possédait un stock de chaussettes d'un seul pied, données par les entreprises qui lui adressaient ainsi des échantillons de leur marchandise. Il nous en a donné une palette entière», déclare Marcia.

De nouvelles chaussettes ont été collectées en novembre au Brésil, patrie de la styliste. Quelques vêtements y ont été réalisés avec le concours d'artisans locaux. Retour à la Goutte d'Or, travail acharné et la collection a été prête, juste à temps pour le défilé.

C'est «rustique et raffiné» souligne Marica de Carvalho qui a tenu à ajouter dentelles et broderies («ma touche personnelle, ma marque de fabrique») à la laine et au fil de coton.

Rendez-vous donc, dès 17 h, ce mercredi 10 février, dans le hall central de notre mairie pour défiler en chaussettes.

De 6 € les broches, 18 les mitaines ou 38 les petits chapeaux, jusqu'à plus de 200 € les super jupes de fête, il y en a pour toutes les bourses.

Et ce n'est pas terminé. De grandes paniers pleines de chaussettes esseulées attendent encore, rue des Gardes, que l'imagination de la styliste leur donnent des couleurs.

M. - P. L.

La propreté, c'est l'affaire de tous du 1er au 6 février



La municipalité organise une semaine *La propreté, c'est l'affaire de tous*, du lundi 1er au samedi 6 février, avec stands d'information, expositions et animations.

Il y aura une exposition, dans le péristyle de la mairie, de soixante photos historiques retraçant l'action des services de propreté, et une autre dans le hall central intitulée *Rue du mauvais exemple* : reconstitution d'un immeuble et de son trottoir souillés d'encombrants jetés là, de bacs verts débordants, de cartons en vrac, de déchets, mégots et bouts de papiers traînant au sol.

Un stand d'information sera ouvert tous les jours de 9 h à 17 h. Éboueurs et inspecteurs du centre d'action pour la propreté y expliqueront les moyens de limiter les déchets et comment mieux les trier. Un diorama, *Paroles d'éboueurs*, sera présenté.

Hors les murs, démonstrations d'engins de nettoyage et initiation au balayage, mardi 2 février sur la place Jules-Joffrin. Installation d'une benne "pédagogique" jeudi 4 février sur la place également. Démonstration, par des éducateurs canins, des gestes exigés des propriétaires de chiens, mardi 2 sur la place et jeudi 4 devant le square Clignancourt. Et les agents de la direction de la propreté débattront de la gestion et du tri des déchets, jeudi 4 février, avec les enfants des cours moyens de l'école Jean-François-Lépine.

□ Rappel : Le numéro à appeler pour l'enlèvement des "encombrants" : 01 53 09 22 60.

Bilan 2009 de la Ressourcerie : 164 tonnes

La Ressourcerie, centre de récupération et recyclage d'objets en fin de vie créé par l'association *l'Interlogue*, a collecté en 2009, 164 tonnes de déchets divers et variés, soit 40 tonnes de plus qu'en 2008. Tout Paris est invité à déposer ses surplus à la Ressourcerie, mais 80 % des objets reçus viennent d'habitants du 18e.

□ 14 rue des Cloys. Du lundi au samedi, de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h.

Il a quinze ans, dans le 18e du mois

Dans notre numéro de novembre, qui fêtait les quinze ans d'existence de notre journal, nous inaugurons une nouvelle rubrique, "Il y a quinze ans dans le 18e du mois", reprenant chaque mois un article significatif d'alors.

Pourquoi les "préposés" de La Poste ont-ils fait grève ?

tous les jours, plusieurs tournées ne sont pas assurées.

Quelle a été la réponse de la direction de La Poste ? Non pas des créations de postes supplémentaires mais, au contraire, une restructuration entraînant vingt-sept suppressions d'emplois.

Il faut savoir qu'actuellement, les préposés effectuent par roulement l'ensemble des tâches relevant du service du courrier (tri, distribution des lettres, colis, mandats...). La direction propose une spécialisation qui, selon les syndicats, entraînera une dégradation du service aux usagers. Dans beaucoup de rues, en particulier, le courrier du matin, au lieu d'être distribué avant 8 h 30, ne le serait qu'à 10 h ou 10 h 30.

Suppressions d'emplois envisagés

également aux guichets de la rue Duc : il n'y aurait plus que dix guichets au lieu de douze, ce qui signifie quatre emplois de moins et risque d'allonger les files d'attente.

Les postiers se battent donc pour l'emploi. La direction de La Poste fait observer que dans la fonction publique, il n'y a pas de licenciements. Personne ne perdra son travail. C'est vrai, disent les syndicats, mais les suppressions d'emploi se traduiront par le non remplacement de postiers partant à la retraite : au total, des emplois en moins, c'est quand même du chômage en plus. (1) ■

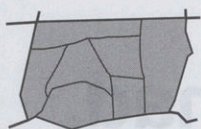
1. Après six jours de grève, les facteurs reprendront le travail, sans que la direction ait cédé d'un pouce.



(Paru dans le 18e du mois n° 4, de février 1995)

Pas de distribution du courrier le 19 janvier 1995 dans l'ensemble du 18e, conséquence de la grève unitaire à la poste centrale de l'arrondissement, 19 rue Duc. Motif de ce mouvement : les projets de restructuration entraînant des suppressions de postes.

C'est surtout parmi les "préposés" (les facteurs) que la révolte gronde. Toute la distribution s'effectue à partir de la rue Duc et les facteurs se plaignent d'être en sous-effectifs. Selon le représentant de l'intersyndicale, lorsque l'un d'eux est absent pour maladie ou congé, on ne peut pas le remplacer, si bien que, presque



Élections régionales : des enjeux qui concernent notre vie quotidienne

La campagne pour les élections régionales de mars va s'engager sérieusement dès ce mois de février. Ce scrutin a des enjeux importants : emploi, transports, formation...



Les élections régionales souffrent habituellement d'un fort taux d'abstentions. C'est dommage, car ce scrutin qui, les 14 et 21 mars, désignera pour six ans la majorité qui va diriger notre région, a des enjeux importants pour notre vie quotidienne.

Le conseil régional et son président ont en effet des pouvoirs étendus dans un certain nombre de domaines. Citons-en quelques-uns.

• Développement économique, emploi :

Le conseil régional détermine le régime des aides publiques directes à la création d'entreprises et au développement de celles-ci. Ce sont les services de la Région qui attribuent les primes régionales à l'emploi, à la création d'entreprise, prêts et avances à taux bonifiés, etc. Ils peuvent aussi attribuer des garanties d'emprunt aux entreprises, des exonérations de la taxe professionnelle ou des taxes équivalentes...

Ils peuvent soutenir les entreprises d'avenir, aider des entreprises en difficulté à faire face à des problèmes passagers ou, si c'est nécessaire, à se reconverter.

Ils peuvent favoriser (ou ne pas favoriser) les entreprises créatrices d'emplois.

• Transports collectifs :

En vertu de la loi de 2004 sur la décentralisation (établie par un gouvernement dont M. Sarkozy faisait partie), les régions ont en charge « l'organisation des services de transport routier des personnes, et des transports ferroviaires ».

En Ile-de-France, la région dispose du poids le plus important dans le STIF (Syndicat des transports d'Ile-de-France) qui détermine les orientations dans ce domaine et

décide les grands investissements. Le président de la région (actuellement, Jean-Paul Huchon) préside le STIF, dans lequel sont également représentés l'État et les communes ou groupements de communes.

La région a mis au point, entre autres, un plan de *métro régional périurbain* : une ligne de métro circulaire, à une distance de 3 à 6 kilomètres de Paris, reliant entre elles des zones de banlieue à forte densité de peuplement. Cette ligne assurerait le transport des voyageurs de banlieue à banlieue, sans qu'ils soient obligés de passer par Paris.

Cela éviterait, par exemple, que nombre de banlieusards empruntent la ligne 13 pour venir changer à Saint-Lazare et repartir vers d'autres banlieues. Il s'agit d'un projet à long terme, coûtant cher.

À plus court terme, le STIF a également décidé de prolonger la ligne 14 de métro parallèlement à la ligne 13, afin de soulager celle-ci. Ce projet est actuellement soumis au débat public (voir page 15).

La mise en œuvre de ces grandes décisions suppose des financements que la région ne peut pas assurer seule. L'État doit y participer. Mais il se fait tirer l'oreille pour assumer ses responsabilités. C'est le cas pour le prolongement de la ligne 14 : la région est décidée à le réaliser quoi qu'il arrive, mais elle devra résoudre de sérieux problèmes financiers si l'État ne verse pas sa quote-part.

Problème plus important : Nicolas Sarkozy président n'hésite pas, quand il veut assurer son pouvoir, à renier ce qu'avait fait Nicolas Sarkozy ministre de l'Intérieur. Il s'emploie actuellement à faire voter une loi qui enlèvera au conseil régional élu en Ile-de-France une grande part de ses attributions. Ce projet de loi suscite de la grogne, y

compris chez les partisans de M. Sarkozy ; le Sénat notamment a retardé le moment de le voter. Mais finalement les élus de la majorité, même ceux qui étaient hostiles, courbent l'échine.

Cette loi donnera au secrétaire d'État "chargé du développement de la région capitale", Christian Blanc, des pouvoirs étendus. Or M. Blanc est l'auteur d'un plan de *métro périurbain* ayant un tracé et des objectifs complètement différents de ceux de la région. Le métro circulaire de M. Blanc ne relierait pas des banlieues peuplées entre elles, mais ce qu'il appelle des "pôles de développement", quartiers d'affaires ou zones d'entreprises de haute technologie. (Voir *Le 18e du mois*, novembre 2009.)

Les projets de M. Blanc ont pris du retard par le fait que le Sénat a traîné des pieds pour examiner sa loi. Ils seront au cœur des enjeux de l'élection régionale.

• Éducation et formation professionnelle :

Les programmes scolaires et les enseignants dépendent du ministère de l'Éducation. Mais les bâtiments et les matériels scolaires sont à la charge des collectivités locales :

- les communes pour les écoles primaires,
- les départements pour les collèges (à Paris, commune et département ne font qu'un),
- les régions pour les lycées.

Les régions doivent également adopter un plan de développement de la formation professionnelle, question essentielle aujourd'hui. Le conseil régional peut ainsi consacrer les efforts de formation sur telle ou telle catégorie sociale (chômeurs, jeunes, etc.). Les choix en ce domaine sont hautement significatifs.

• Santé, services sociaux...

La région dispose de compétences dans divers autres domaines : culture (notamment gestion du patrimoine), santé (notamment accès aux soins pour tous), ou services sociaux – bien que, sur ce dernier point, la responsabilité principale appartienne aux départements.

Souhaitons que les listes en présence ne se contentent pas d'affirmer des idées générales ou des bonnes intentions vagues, mais présentent des éléments précis de programme aux électeurs, afin que ceux-ci puissent choisir en connaissance de cause entre les politiques proposées.

René Molino

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseil d'arrondissement

Lundi 1er février, 18 h 30 en mairie.

■ 1 à 6 février : Semaine propreté

Semaine de la propreté, du 1er au 6 février. Informations, animations à la mairie et alentours. (Voir page 4.)

■ 4 et 11 février : Ruche des Arts

La Ruche des Arts organise un atelier d'écriture, jeudi 4 février à la Maison des associations, et une soirée poésie jeudi 11 février au Bab-Ilo, 9 rue du Baigneur. Thème : la communication.

■ 6 et 7 février : Braderie

Braderie au Secours populaire (6 passage Ramey) samedi 6 février de 10 à 18 h et dimanche 7 de 10 à 17 h. Livres neufs et d'occasion, de 20 centimes à 6 euros.

■ 7 février :

Lecture à *L'Humeur vagabonde*

Rencontre, mercredi 17 février (18 h) à la librairie *L'Humeur vagabonde*, 44 rue du Poteau, avec Arnaud Cathrine autour de son dernier roman, *Journal intime de Benjamin Lorca*.

■ 10 février : Chaussettes orphelines

Défilé de mode en mairie, mercredi 10 février à 17 h. Vêtements réalisés par assemblages de chaussettes "orphelines". (Voir page 4.)

■ 11 février : Chez Nadjet, poèmes palestiniens

Lecture de poèmes palestiniens, jeudi 11 février, au café-restaurant *Chez Nadjet*, 19 rue Polonceau, quartier de la Goutte d'Or (voir l'article page 10). Prévoir aussi chez Nadjet, une signature de livres de Marc Villard, fin février.

■ 12 février : Forum emploi

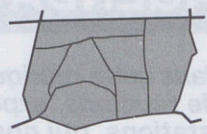
Forum pour l'emploi, vendredi 12 février (9 h à 13 h), en mairie. Quarante entreprises des secteurs de l'hôtellerie-restauration, services publics, services à la personne, développement durable et pôle de formation en alternance.

■ 16 février : Des jardins partagés à Charles-Hermite ?

Réunion publique, mardi 16 février, 19 h, à l'école, 4 rue Charles-Hermite avec Paris-habitat et Pascal Julien, adjoint aux Espaces verts. Thème : inciter les habitants à créer un jardin partagé au square Charles-Hermite.

■ 26 février : Poètes en Résonance

Comme chaque dernier vendredi du mois, l'association *Résonance* propose un rendez-vous, le vendredi 26 février à 20 h, avec des poètes : ce mois-ci, Werner Lambersy (qui habite le 18e et dont nous avons parlé plusieurs fois dans ce journal) et Otto Ganz. Entrée libre. La représentation sera suivie d'une collation festive. 8 rue Camille-Flammarion. ■



L'exposition Guy Môquet disparue de sa station

L'exposition en hommage à Guy Môquet a disparu de la station de métro portant son nom, après la rénovation des quais.

Des riverains s'en sont émus. Se faisant leur porte-parole, Ian Brossat, élu communiste du 18^e et conseiller de Paris, a écrit au directeur de la RATP, Pierre Mongin. Il lui demandait de faire réinstaller les panneaux. Il devait présenter un vœu en ce sens au conseil d'arrondissement du 1^{er} février. Fin janvier toutefois, la RATP a annoncé la repose de l'exposition pour fin février.

Fils de Prosper Môquet, député communiste du 17^e, Guy avait été fusillé par les Allemands le 22 octobre 1941. Il avait 17 ans.

Engagé dans la Résistance, distribuant des tracts, il avait été interpellé le 13 octobre 1940 par des policiers. Bien qu'un tribunal ait décidé sa mise en liberté surveillée, il n'a pas été libéré et il fut envoyé le 15 mai au camp d'internement de Choisel, (Loire-atlantique), où étaient essentiellement enfermés des militants communistes.

Après un attentat à Nantes où un officier allemand avait été abattu, les occupants allemands ordonnèrent, en représailles, de choisir des otages à tuer. La liste fut établie par le sous-préfet de Châteaubriand. Le jeune Guy Môquet en était. Il a été fusillé avec vingt-six autres prisonniers du camp de Choisel.

(Voir *Le 18^e du mois*, septembre à décembre 2007.) ■

Concours pour un logo de l'Espace glisse

L'Espace glisse parisien EPG 18, le plus grand de la ville, un des plus vastes de France, ouvert aux fans de tous âges du skate, du roller, du street, du bowl ou du fun-box, va se doter d'un logo pour mieux se signaler.

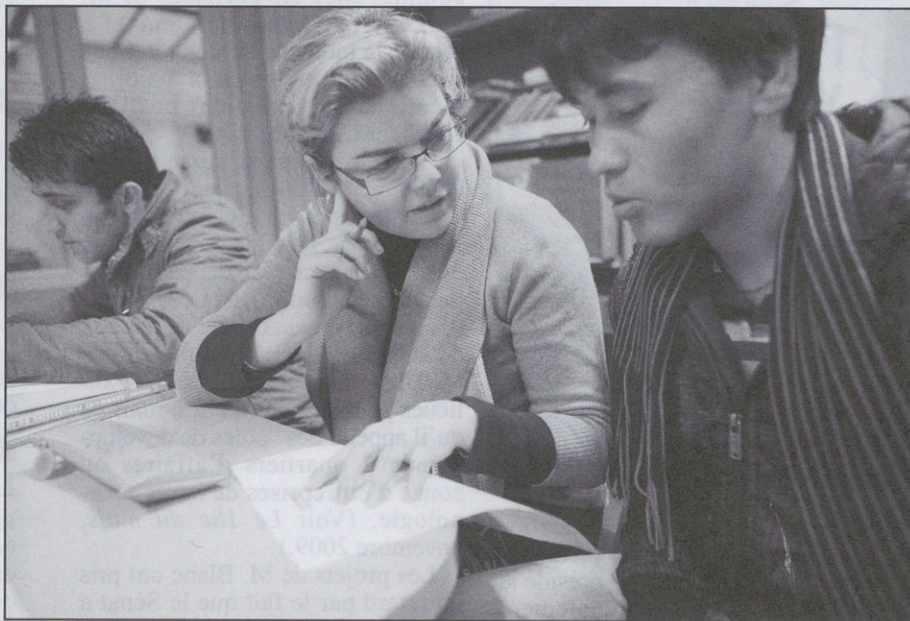
Situé rue Charles-Hermite, derrière le boulevard Ney, en bordure du stade des Fillettes, il est ouvert à tous, mais n'est pas immédiatement identifiable pour ceux qui ne sont pas du quartier. La Ville et la mairie du 18^e ont donc décidé de créer une signalétique spécifique, un logo qui permette de pouvoir le trouver.

Originalité : au lieu de s'adresser à des professionnels ou à leurs propres services, elles ont lancé en janvier un concours public largement ouvert : aux "riders", aux spécialistes du graphisme, aux habitants du quartier, aux autres également. Ça roule, et que le meilleur gagne. ■

France Terre d'asile : Mady, Souleymane, Khaled, Mohamad, enfants en état d'urgence

Rue Vauvenargues, l'association accueille les jeunes étrangers mineurs isolés venant de tous pays où la vie leur était trop dure, dont nombre d'Afghans.

Reportage photos : Isabelle Eshraghi



Astrid Véron apprend à Souleymane la prononciation du "u".

Ils ressemblent comme des frères à nos garçons. Comme eux, ils portent jeans, sweat, baskets, casquette et capuche. Comme eux, ils ont les cheveux coiffés en pétard, ou hérissés au gel façon "tecktonik". Ils ont le même rire, la même gouaille, la même insouciance. A l'entrée de la plate-forme d'accueil des jeunes mineurs isolés étrangers de l'association *France Terre d'asile*, rue Vauvenargues, ils se bousculent, jouent des coudes, se font des niches. Dans la salle adjacente à l'accueil, c'est parfois moins drôle, certains dorment, la tête dans les mains ou sur une table, écroulés de fatigue.

Mais c'est au cours d'Astrid Véron qu'on peut les approcher car c'est là qu'ils viennent tous les matins pour apprendre le français.

Rue Vauvenargues, l'état du monde

Là se dessine une singulière cartographie du monde : celle de la guerre, la répression, la pauvreté, la détresse. Ils viennent de partout : du Mali, de Guinée, de Géorgie, de Somalie, du Pakistan, d'Érythrée, de Mauritanie, du Sri Lanka, mais les trois quarts sont des Afghans.

Qui peut dire quel voyage a été celui de ce jeune Népalais au visage d'enfant moine, ou de ce Somalien timide recroquevillé sur sa chaise, ou de Samar, ce jeune Pakistanais dont le cahier ressemble à celui d'un premier de la classe ? Qui peut dire quel voyage a été celui de Souleymane, ce jeune Afghani qui s'acharne à répéter

inlassablement les jours de la semaine ou à prononcer l'imprononçable pour lui, les u ? On croit savoir à peu près tout du périple de ces enfants fuyant la guerre et la misère : les marches forcées, les embarcations de fortune pour rejoindre les côtes, les camions, les passeurs, les coups, les camps, la "jungle", la rue. On imagine, derrière tous ces sourires, le côtoiement permanent de la violence, la peur et la mort.

Ahamad : « Ça fait deux ans que je voyage, j'ai été deux fois expulsé d'Iran... » Saïd : « J'ai travaillé trois ans à Dubaï, dans un restaurant, j'avais douze ans, c'était très dur... Ils m'ont expulsé, raconte-t-il mimant ses mains menottées. Puis je suis allé en Iran et là encore j'ai été expulsé... » Et ses mains sont toujours menottées.

À la Maison du Partage, le répit

On n'obtient que des bribes de récit. La faute à la difficulté à communiquer, à ce pachto, ce bambara, ce swahili qu'on ne parle pas. Mais parfois, quand c'est possible, on n'obtient rien d'autre que cette phrase simplement murmurée par Mady, un longiligne aux cheveux tressés : « Je viens de Bénéou, un village à la frontière mauritanienne. Le voyage ? Ce fut difficile. »

Une des étapes, et parfois pas la dernière, c'est Paris ou plutôt les abords de la gare de l'Est, le square Vuillemin, les berges du canal Saint-Martin où, raconte Sadeh : « je suis resté huit mois à dormir dehors. »

Tous les soirs à 19 h 30, une équipe de France Terre d'asile part en maraude. « Il y a un point de ralliement, place du Colonel-Fabien, où on tente de repérer les mineurs, et parmi eux, les plus vulnérables, pour leur trouver un hébergement de nuit », précise Julien Mache, le responsable de la plateforme.

3000 € pour le passage

Les places sont rares. Vingt-cinq en tout, à quelques pas de là, à la Maison du partage, tenue par l'Armée du salut. « Là, ils peuvent manger un repas chaud, prendre une douche. Mais, hélas, on laisse toujours dix à vingt jeunes dehors », poursuit Julien. C'était vrai en novembre, mais fin décembre, alors que Paris grelottait, ce jour-là, Julien était fier : « Ce soir, il n'y a pas un seul ado dehors. »

Après la mise à l'abri, le contact est établi. La deuxième étape, c'est la rencontre, rue Vauvenargues, avec les intervenants sociaux. « On leur explique les possibilités de prise en charge, raconte l'un d'entre eux, Sylvain Chapoulet. On recueille les récits de vie, les éventuels problèmes de santé, si le jeune a laissé des empreintes en Grèce ou ailleurs, et éventuellement les dettes qu'il a pu contracter. Car les Afghans, par exemple, ont dû payer les passeurs entre 3 000 et 4 000 euros. Ensuite on faxe le tout à la DDASS, au Samu social, et à l'Aide sociale à l'enfance (ASE) pour une prise en charge de cet enfant potentiellement en danger, sans représentant légal. »

Et l'ASE est débordée : « Le délai d'instruction est de plusieurs mois. Et plus ça dure, plus le risque est grand qu'ils partent ailleurs. Ils sont déstabilisés par cette attente. Et la pression des passeurs et des autres ados est forte », poursuit Sylvain.

La Suède, l'Eldorado

Parfois aussi, à une étape ou à une autre du processus, et il est long et complexe, l'ASE ou le parquet demande de confirmer que le jeune est bien mineur. « Une expertise osseuse est alors effectuée mais la marge d'erreur est de dix-huit mois », souligne Sylvain.

Cette histoire d'expertise laisse particulièrement sceptique Marie-Pierre Pinaud, une autre intervenante sociale. Elle aussi recueille les récits de vie et raconte : « Il s'agit souvent de migration économique. C'est la guerre, il

n'y a pas d'école, pas d'argent, alors la famille décide d'envoyer le garçon dans un autre pays. Leur père leur a dit : "Va en Norvège ou en Suède, il paraît que c'est mieux !" Les pays nordiques, c'est l'Eldorado, mais on arrive quand même à en stabiliser ici. De janvier à novembre dernier, nous avons mis 242 jeunes à l'abri et notamment à l'hôtel, poursuit-elle. Et 394 l'année précédente. 735 sont passés par l'Espace social d'insertion de l'Armée du salut.»

«Je veux travailler, vivre...»

«Notre dispositif n'est pas fait pour durer des mois et des mois, c'est un dispositif d'urgence. Notre but est que ces jeunes soient scolarisés, trouvent une place en foyer ou une famille d'accueil», souligne Julien Mache.

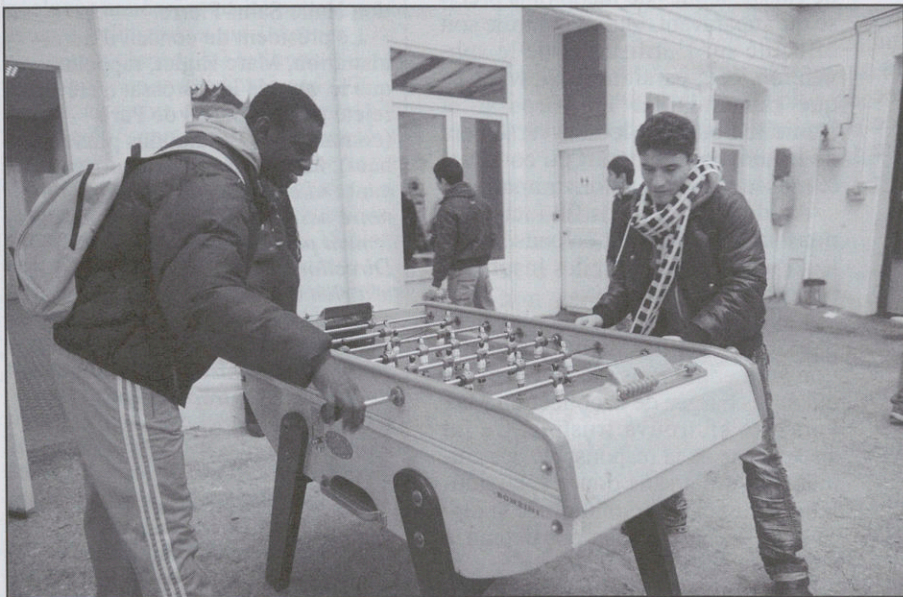
Rue Vauvenargues, les rêves prennent forme. Souleymane : «Je veux aller à l'école». Dad : «Je veux rester ici et faire en sorte de me construire une vie correcte.» Atallah : «Je veux faire du foot et de la mécanique». Dad : «Je veux aller dans une école et après travailler et avoir une bonne vie.» Mady : «Je veux apprendre à faire du pain.»

Il faut accompagner les rêves. Cet après-midi là, on a fêté avec un brin de retard Noël, rue Vauvenargues. Julien Mache avait mis une fausse barbe et un chapeau de Père Noël. L'affaire avait été préparée de longue date. Il a fallu acheter des petits cadeaux, les emballer, les étiqueter, n'oublier personne.

Tout le monde avait été convoqué pour une importante réunion, disait-on. Rien ou presque n'avait filtré. Tous les adolescents sont arrivés à 14 heures tapantes. Quand la porte de la salle du cours de français s'est enfin ouverte, on a su que c'était la fête. Une grande table avait été dressée. Elle était garnie de gâteaux, de papillotes, de chocolats et de biscuits. Et on avait bien sûr pensé au soda et au coca. Julien a distribué les cadeaux un par un, à chacun des soixante-quatorze adolescents qui étaient réunis.

Il y avait de l'attente dans les regards, et de l'étonnement à l'appel du prénom. On en a vu beaucoup glisser leur cadeau sous leur blouson et le serrer contre la poitrine. Il n'était pas question d'ouvrir le paquet, pas tout de suite...

Edith Canestrier



L'attente fait partie de leur vie. Des jeux les aident à patienter.



Entretien avec...

Pierre Henry, directeur de France Terre d'asile

Comment aider les enfants errants, les conseiller, les protéger surtout, sans oublier de les respecter.

Le 18e du mois : Le ministre, Éric Besson, a déclaré en janvier que «tout mineur isolé étranger doit être accueilli». Vous en pensez quoi ?

Pierre Henry : Il reste à le faire passer dans les faits. La prise en charge aujourd'hui des mineurs isolés étrangers repose exclusivement sur les départements via l'Aide sociale à l'enfance (ASE). Avec certains très exposés comme Paris, le Val-de-Marne, la Seine-Saint-Denis, le Pas-de-Calais, les Bouches-du-Rhône.

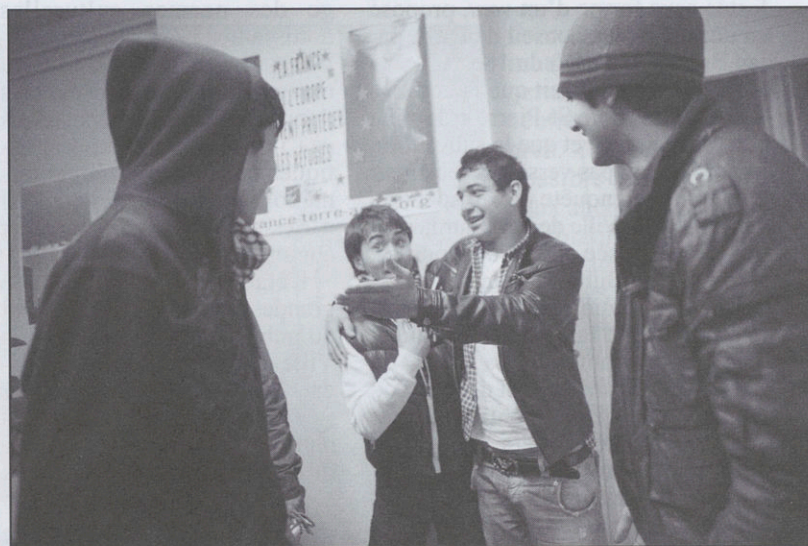
Ceux là font déjà beaucoup et appellent à une solidarité financière de la part de l'État. Le seul endroit où il existe une réponse de l'État, c'est Paris, avec un budget de trois millions par an, mais il faut batailler pour avoir une reconduction chaque année.

Vous accueillez en majorité des mineurs afghans. En général, leur projet est d'aller vers le Nord de l'Europe. Combien restent en France ?

De 15 à 20 %. Notre démarche est de les retirer de la rue. On évalue avec eux leur projet migratoire car ils sont acteurs de leur vie et si leur projet n'est pas de rester ici, nous le respectons. Mais évidemment nous les dissuadons de partir plus loin.

Par quels moyens ?

Nous n'avons pas que des Afghans et nous avons à chaque fois des situations particulières. Il y a celui qui n'a plus de famille, celui



À l'accueil rue Vauvenargues.

qui est exploité dans des réseaux, et enfin, celui qui est demandé par la famille.

Dans ce dernier cas et quand c'est possible, nous contactons les parents. Mais il y a des tas d'enjeux et surtout le contrat financier qui a pu être passé entre eux et celui qui est chargé de l'acheminement (dans le cas des Afghans ça peut aller jusqu'à 15 000 euros). Nous essayons de les convaincre, de leur faire savoir que leur enfant est en danger et qu'il faut arrêter le voyage. On y arrive parfois, mais pas toujours.

Quand il existe des doutes sur la minorité de ces jeunes réfugiés, l'ASE ou le parquet demande une expertise osseuse. C'est une démarche que vous contestez. Pourquoi ?

Je ne suis pas contre l'expertise par principe. Mais enfin, c'est une pratique qui date des années trente, elle a une marge d'erreur de dix-huit mois. On peut à minima en réclamer une refonte. Ce qui doit être pris en compte, c'est le critère de "vulnérabilité". Si l'un a 17 ans, 11 mois et 28 jours et l'autre 18 ans et 1 jour, est-ce qu'il y a un qui est plus en danger que l'autre ? Le doute doit profiter au jeune.

En décembre, aux assises de France Terre d'asile à Lille, vous avez lancé un appel pour une protection européenne des mineurs isolés étrangers. Il n'y a aucune politique commune en ce domaine ?

Non, il n'y a pas d'unification

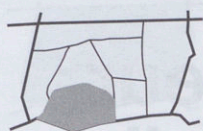
européenne et les pratiques sont différentes d'un pays à l'autre. Pourtant nous avons des textes internationaux qui nous engagent et bien sûr la convention des droits de l'enfant et la convention de Genève.

Pensez, par exemple, que nous ne savons même pas combien ils sont. On dit entre 50 000 et 100 000, ça fait de la marge. Il faut déjà harmoniser les principes et notamment le fait qu'on ne peut pas prononcer des mesures privatives de liberté. On ne doit pas les enfermer (ils le sont en Grèce) et dans toute approche, ce qui doit guider, c'est l'intérêt supérieur de l'enfant.

Comment financer tout cela ?

Le budget de l'agence Frontex qui a été créée pour aider les États européens à enrayer l'immigration illégale est passé de 18 millions en 2006 à 85 millions d'euros en 2009. À cela s'ajoute un fond global de 205 millions d'euros. Tout cet argent est destiné à la "sécurisation" des frontières. Pendant ce temps, le budget du fonds européen pour les réfugiés est de 98 millions. Nous proposons la création d'un fonds européen pour la protection des mineurs isolés étrangers. Aux assises à Lille, j'ai dit qu'il fallait redéployer les crédits affectés à la sécurisation vers un fonds pour les mineurs. C'était un peu par provocation, mais bon, il faut dire que les chiffres parlent d'eux-mêmes !

Propos recueillis par
Edith Canestrier



L'offensive contre la Halle Saint-Pierre

Ian Brossat, élu du 18e, avait demandé que la subvention prévue pour la Halle Saint-Pierre ne soit pas versée et qu'une enquête ait lieu sur sa gestion. Son vœu a été rejeté par un vote du Conseil de Paris. Que peut-on comprendre du fond de l'affaire ?

Les adversaires de la Halle Saint-Pierre et de sa directrice n'ont pas désarmé. Cette hostilité s'est manifestée sous forme d'un vœu, proposé en décembre, au Conseil de Paris, par Ian Brossat, élu (PC) du 18e.

Celui-ci demandait que la convention entre la Halle St-Pierre et la Ville soit "suspendue" et que la subvention prévue ne soit pas versée. Il réclamait en outre une enquête de l'Inspection générale de la Ville de Paris sur la gestion de ce musée, situé rue Ronsard, au pied de la Butte Montmartre.

Dans un communiqué de presse au ton triomphant, Ian Brossat a indiqué qu'il avait obtenu l'accord de Christophe Girard, adjoint de Bertrand Delanoë chargé de la Culture, pour que s'ouvre une enquête (voir notre dernier numéro). Mais ce que Ian Brossat ne disait pas, c'est qu'en séance, Christophe Girard s'était prononcé contre son vœu, qui a été repoussé par un vote largement majoritaire du Conseil de Paris.

Christophe Girard a cependant indiqué que l'Inspection générale vérifierait l'application des mesures qu'elle avait préconisées en 2007, lors d'une crise précédente.

Une orientation : "l'art brut"

Dans le musée de la Halle Saint-Pierre, installé depuis 1986 rue Ronsard, au pied de la Butte Montmartre, coexistaient à l'origine deux activités : le Musée en herbe, assurant principalement des animations destinées aux enfants, et un musée de l'art naïf autour de la collection léguée par un amateur, Max Fourny. Fin 1994, le Musée en herbe a quitté la Halle St-Pierre. À la même époque, une nouvelle directrice, Martine Lusardy, est arrivée.

Elle a donné une orientation différente. Délaissant "l'art naïf" et jugeant la collection Max Fourny d'une qua-

lité insuffisante, elle a consacré le musée aux "arts singuliers", c'est-à-dire aux artistes en marge des normes culturelles dominantes : art brut, art outsider, artistes autodidactes ou marginaux, art des fous, arts populaires de tous pays..., tous ces immenses champs artistiques qui furent si longtemps méconnus et pour lesquels il n'existait à Paris auparavant aucun lieu permanent.

L'établissement organise de grandes expositions qui attirent du public. Subventionné par la Ville de Paris, il assure cependant la moitié de son budget par ses ressources propres. Combien, parmi les institutions culturelles subventionnées par la Ville, peuvent en dire autant ?

En 2007 déjà...

Il y a trois ans, en 2007, l'Inspection générale de la Ville, dans un audit, avait enregistré des accusations contre la directrice de la part de certains salariés, et relevé un manque de rigueur dans la gestion, entre autres dans les procédures de caisse. Elle avait transmis le dossier à la justice.

La police avait mené une enquête approfondie. La comptabilité avait été épluchée, les salariés entendus, la directrice de la Halle, Martine Lusardy, interrogée plusieurs fois, notamment durant une garde à vue de dix heures dans des conditions plutôt rudes. En fin de compte, il n'avait été constaté aucun fait délictueux donnant matière à poursuites.

À la municipalité du 18e, l'adjointe chargée de la Culture, Danielle Fournier (Verts), avait manifesté une forte hostilité contre Martine Lusardy. Danielle Fournier n'occupe plus cette fonction, mais en décembre dernier elle est intervenue dans le débat au Conseil de Paris avec la même agressivité, faisant cause commune avec Ian Brossat. En revanche, Laurence Goldgrab, elle aussi ancienne adjointe à la Culture dans le 18e, a pris la défense de la Halle Saint-Pierre.

Quel est le fond du débat ? Beaucoup d'éléments interfèrent. La Halle Saint-Pierre est une petite structure. En 2007 elle ne comptait que vingt salariés, aujourd'hui treize seulement, des suppressions de postes étant intervenues pour motif économique. Dans une équipe aussi réduite, les problèmes de relations personnelles ont de l'importance.

L'étroitesse de l'équipe explique aussi, sans doute, certaines insuffisances de gestion constatées en 2007. Les salariés sont polyvalents et travaillent à la fois pour les trois secteurs



Cette exposition sur l'art brut, en 1995, inaugurerait la nouvelle orientation de la Halle St-Pierre.

d'activité de la Halle : le musée, la librairie, la cafétéria. Pour la fonction musée, la principale, la Halle Saint-Pierre reçoit une subvention, c'est légitime. En revanche on est en droit d'exiger de la librairie et de la cafétéria un équilibre financier. Mais répartir les frais généraux et les salaires entre les trois secteurs n'est pas facile.

Davantage de rigueur

À la suite de l'audit de 2007, il a été introduit davantage de rigueur dans la gestion. Nous l'avons nous-mêmes constaté pour les procédures de caisse, tenues de façon plus précise qu'auparavant. Qu'un contrôle soit effectué sur l'utilisation de la subvention, cela paraît normal. Mais ce que demandaient Ian Brossat et Danielle Fournier, le non-versement de la subvention, aurait pu conduire le musée à une situation dramatique.

Au delà des aspects financiers, il nous semble que sont en cause aussi les orientations culturelles insufflées par Martine Lusardy.

Les salariés de la Halle n'avaient pas tous accueilli la nouvelle orientation avec enthousiasme. La personne qui était chargée de la collection Max Fourny s'en trouva frustrée. Ce fut aussi le cas de la responsable des animations, qui a sans doute vécu douloureusement la diminution de la place accordée aux animations depuis le départ du Musée en herbe.

Il se trouve que cette responsable des animations était par ailleurs la

déléguée du personnel, élue sous l'étiquette FO. Entre elle et la directrice s'est créée une situation de conflit. Soutenue par une partie des salariés, elle accusait Martine Lusardy d'un refus de communiquer.

Elle a été pour beaucoup dans l'ouverture des enquêtes de 2007. Il semble qu'elle soit pour quelque chose aussi dans l'intervention de Ian Brossat, qui la citait dans son communiqué de presse. Son désaccord sur les orientations culturelles a forcément une part dans ses motivations.

Peut-être y a-t-il aussi, dans les débats contradictoires autour de la Halle Saint-Pierre, un aspect de querelle politique ?

Deux ans de tension

"L'affaire" de 2007 avait créé pendant deux ans, parmi le personnel, un climat étouffant, une tension difficile à supporter. C'est sans doute ce qui explique qu'aux dernières élections de délégué du personnel, la sortante FO ait été battue par un candidat CFDT.

« Nous ne voulons pas revivre cela, nous a confié le nouveau délégué, Pascal Hecker. Nous avons rétabli l'unité de l'équipe, nous travaillons pour assurer la réussite du projet du musée. Nous en avons assez du climat délétère et néfaste que des personnes extérieures cherchent à créer. »

Noël Monier

Un courrier du président de la Halle

La gestion du musée de la rue Ronsard est assurée par l'association Halle Saint-Pierre.

Le président du conseil d'administration, Marc Riglet, rappelant que le vœu de Ian Brossat a été rejeté par le Conseil de Paris (comme nous l'indiquons plus haut), nous a envoyé le courrier suivant : « Le suivi de la gestion de notre association est assuré normalement par les services de la Direction des affaires culturelles et n'a rien d'« opaque », quoi qu'en dise monsieur Brossat. Sans doute monsieur Brossat, membre de notre conseil d'administration, est-il, lors de ses séances, trop occupé avec son téléphone portable pour porter un jugement averti sur la gestion dont il se plaint. »

Statutairement, des représentants de la Ville de Paris font partie du conseil d'administration ; actuellement, deux élus du 18e, Ian Brossat et Didier Guillot, y siègent. ■

À VOTRE DISPOSITION TOUS LES JOURS



Milieu
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15 rue des Abbesses, 75018 Paris



L'affaire du Nouveau Carillon : une lettre au préfet, une saisine de la CNDS

Ian Brossat, élu communiste du 18^e, conseiller de Paris, a adressé, le 11 janvier, une lettre à Michel Gaudin, préfet de police, exprimant ses «vives inquiétudes» à propos de l'affaire du Nouveau Carillon et de la menace de fermeture administrative pesant sur ce café-restaurant, au 1 rue des Abbesses.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre, à la fermeture, la gérante, Gitanjali Delrieux, avait subi un contrôle de police se terminant par le signalement d'infractions qu'elle conteste absolument, et une menace de fermeture administrative. La jeune femme avait essuyé moqueries et insultes à propos de son prénom et de ses origines indiennes (voir *Le 18^e du mois* de janvier).

Dans sa lettre, Ian Brossat rappelle les «faits graves survenus lors de l'intervention de police», son «contexte suspect» et «les nombreux témoignages corroborant les dires de Mme. Delrieux». Il signale qu'une enquête de l'IGS est en cours et il demande que «la menace de fermeture du café soit suspendue tant que l'enquête n'est pas arrivée jusqu'à son terme».

De son côté, Nicole Borvo, sénatrice PCF de Paris, a saisi la Commission nationale de déontologie de la sécurité (CNDS), organisme vérifiant les manquements éventuels des administrations. Elle joint dans sa lettre au président de la commission une copie des témoignages. ■

La Locomotive repart et devient La Machine

La Locomotive, 90 boulevard de Clichy, cette discothèque qui éclairait depuis 1960 les nuits parisiennes et qui était fermée depuis novembre, va rouvrir.

La Loco, en perte de vitesse depuis quelques années, avait été mise en redressement judiciaire en avril dernier. Elle avait été rachetée (1,2 millions d'euros) par son voisin immédiat, Le Moulin-Rouge, au terme d'une longue procédure et malgré l'opposition de ses salariés qui préféraient une autre solution permettant de conserver davantage d'emplois. La décision du 22 octobre du tribunal de commerce a été confirmée, le 18 novembre, par la cour d'appel de Paris.

Le Moulin-Rouge entend réaménager les locaux pour y créer un café, une boutique, un bar à champagne, un club... autour de son univers et de ses revues, retrouvant ainsi tout l'espace qui était le sien lors de sa création, il y a 120 ans. Toutefois, cela ne doit pas se faire avant un an ou deux et, en attendant, les nouveaux propriétaires rouvrent la Loco. Nouvelle programmation orientée rock et musiques actuelles, ouverture du jeudi au dimanche, de 20 h aux petites heures du matin et... nouveau nom : La Loco devient La Machine. ■

Vandoren : au service des saxos et clarinettes

Suite de notre série sur les entreprises dans le 18^e. Si les anches et les bords de Vandoren sont désormais fabriqués en Provence, l'immeuble de la rue Lepic reste le rendez-vous des musiciens, des débutants aux plus célèbres.

Davide Del Giudice



Jean-Paul Gauvin reçoit et conseille les musiciens sur le choix d'une anche.

L'histoire commence en 1905. Eugène Van Doren est clarinettiste classique. Il joue dans l'orchestre des concerts Colonne et, à l'occasion, dans celui de l'Opéra. Il habite à Paris, rue d'Orsel. Et c'est là, dans sa salle à manger, qu'il a installé ses outils pour tailler des anches pour sa clarinette. Les anches sont de petites languettes de roseau qui produisent un son en vibrant dans certains instruments de musique, notamment dans le bec d'une clarinette ou d'un saxophone. Le musicien se montre si adroit que bientôt ses collègues lui demandent de les fournir en anches neuves. Ainsi a démarré dans le 18^e l'entreprise Vandoren (en un seul mot, contrairement au patronyme du fondateur) désormais plus que centenaire et célèbre chez les clarinettistes et les saxophonistes du monde entier : elle exporte 90 % de sa production.

En 1935, les ateliers s'installent au 51 rue Lepic. On y fabrique non seulement des anches, mais également des bords pour saxos et clarinettes. Des bords d'ébonite ou de métal incroyablement complexes sous leur apparence simplifiée. Chaque partie (bout plus ou moins ouvert, table où l'on place l'anche, chambre dans laquelle résonne l'air, etc.) influe sur le jeu du musicien. Ces deux accessoires sont d'une importance majeure pour le son de l'instrument et d'une durée de vie limitée car corrodés par la salive. Le fils d'Eugène, Robert, lui aussi clarinettiste virtuose, prix du conservatoire de Paris, a rejoint son père dans l'entreprise et tous deux ont construit l'immeuble du 56 rue Lepic qui est, aujourd'hui encore, le siège de la société.

Troisième de la dynastie Van Doren, Bernard, le fils de Robert, entre à son tour en 1967 dans la société qu'il développe et dirige encore aujourd'hui. Mais lui ne passe plus que quelques jours par mois sur la Butte où vécurent et travaillèrent ses père et grand-père. En 1990, les ateliers sont partis dans le Var, à Bormes-les-Mimosas, juste à côté des roselières de l'entreprise, ces champs de roseaux qui fournissent la matière première des anches.

Ce rapprochement a simplifié la logistique et permet aussi de suivre de plus près la production de ces «cannes à musique», dont la qualité est essentielle pour la réalisation des anches. Il faut deux ans de culture pour une canne à musique. Mais même dans les meilleures conditions, seule une canne sur dix présente les qualités requises pour que l'on puisse, après deux ans de séchage, y tailler des anches.

Les cannes à musiques

Ce travail requiert toujours la main de l'artisan, bien que Vandoren ait développé un matériel numérisé qui permet une précision au centième de millimètre près. Même ainsi, impossible de fabriquer deux anches exactement semblables : les fibres du roseau ne sont jamais disposées tout à fait à l'identique. Ces différences peuvent être un casse-tête lorsqu'il s'agit de choisir une anche, mais elles permettent aussi d'utiliser des anches différentes selon la qualité de son recherché ou encore la plus ou moins grande humidité des lieux, la résonance de la salle, etc.

Ce travail requiert toujours la main de l'artisan, bien que Van-

doren ait développé un matériel numérisé qui permet une précision au centième de millimètre près. Même ainsi, impossible de fabriquer deux anches exactement semblables : les fibres du roseau ne sont jamais disposées tout à fait à l'identique. Ces différences peuvent être un casse-tête lorsqu'il s'agit de choisir une anche, mais elles permettent aussi d'utiliser des anches différentes selon la qualité de son recherché ou encore la plus ou moins grande humidité des lieux, la résonance de la salle, etc.

Au contact des musiciens

Mais le 56 rue Lepic n'est pas déserté, loin de là. Il est devenu un rendez-vous des musiciens de tous âges, tous niveaux et tous pays. Dans l'ancien atelier de fabrication des bords, Vandoren a installé sous la responsabilité de Jean-Marie Paul une grande salle de partitions : plus de 15 000 titres pour saxophone et pour clarinette y sont proposés, et aussi des disques, des CD rares.

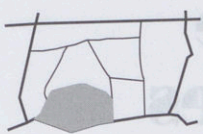
Au même étage, un spécialiste, Jean-Paul Gauvin, reçoit et conseille les musiciens sur le choix d'un bec ou d'anches adaptés à leur style de jeu. En outre plusieurs petits studios permettent de tester les différentes solutions proposées sur les instruments personnels. Au rez-de-chaussée, un grand studio accueille des master classes de musiciens prestigieux. Et ce n'est pas tout : pour faire le lien entre les musiciens, Vandoren publie régulièrement, sur son site internet et sur papier, un agenda de tous les événements musicaux concernant clarinettes et saxo.

L'entreprise est aussi mécène. Elle a notamment commandé des pièces musicales à des compositeurs célèbres comme Karlheinz Stockhausen et Luciano Berio. Elle organise pour les musiciens de jazz des «Vandojam» au Sunset de la rue des Lombards. Bref : cette centenaire n'a pas pris une ride.

Marie-Odile Fargier

La vie des quartiers

Montmartre



Le jardin Norvins vient d'ouvrir

entre la rue Norvins et la place Marcel-Aymé

Davide Del Giudice



"Ici on a planté une pelouse, respectez-la", dit le panneau tout à gauche.

Dernier né de nos espaces verts publics, le jardin Norvins vient d'ouvrir : 625 m² de verdure accrochés aux pentes de Montmartre, en surplomb de la place Marcel-Aymé et de son *Passe-murailles*.

La décision de la Ville remonte à 2007 : prélever, en bordure de la rue Norvins, quelques arpents aux 6 287 m² du grand parc arboré de la *Cité internationale des arts* et en faire un square, au grand dam d'ailleurs des résidents de la cité (voir *Les 18e du mois* de novembre et décembre 2008 puis de juillet-août 2009). Les travaux ont commencé au printemps 2009.

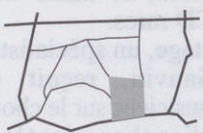
Séparé du parc par de petits treillis bas en bois clair, laissant voir les arbres et les

pavillons anciens de son aîné, le benjamin de nos jardins arbore une allée en courbe ponctuée de trois bancs, d'une fontaine en fonte vert bouteille et de deux corbeilles en fer en forme de corolles (rien à voir avec ces préservatifs géants, jaune ou vert pâle, qui "ornent" rues et squares habituellement). Quelques arbres, héritiers du parc de la cité, une future pelouse et des plantations en gradins qui promettent de fleurir au printemps.

Il est tout petit, destiné au simple repos des promeneurs. Pour les jeux d'enfants, allez voir plus loin, pas très loin, au square Suzanne-Buisson.

Reste maintenant à lui trouver un nom. Cela devrait se décider au cours de l'année. ■

Goutte d'or



À nouveau les journaux au kiosque Barbès

Depuis le tout début de janvier, on peut à nouveau acheter tous les journaux au kiosque installé sous le viaduc du métro à Barbès-Rochechouart.

Ce kiosque, comme nous l'avions indiqué (*Le 18e du mois*, octobre 2009), avait souffert de la marée de vendeurs de cigarettes à la sauvette qui a envahi les alentours du métro, si nombreux à certaines heures qu'ils avaient carrément obligé les usagers du métro à traverser le boulevard pour se rendre à l'autre entrée. Le chiffre d'affaires du kiosque avait diminué de 60 %. Les NMPP (*Nouvelles messageries de la presse parisienne*) avaient cessé de lui livrer les journaux. Il ne vendait plus que les journaux livrés par les MLP (*Messageries lyonnaises de presse*) et la presse étrangère, africaine principalement.

Un changement de gérant a permis

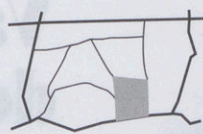
de renouer les relations avec les NMPP. Par ailleurs, l'action de la police semble avoir entraîné une légère diminution du nombre des vendeurs "Malboro Malboro" aux abords immédiats du métro : ils s'étagent désormais un peu plus haut le long du boulevard Barbès et gênent moins le passage, sans que pour autant on puisse considérer la situation comme totalement satisfaisante.

Fini pour le marchand de la rue Myrha

En revanche, la librairie-journaux du 31 bis rue Myrha est définitivement fermée. L'OPAC, propriétaire du local, avait fait condamner le gérant par le tribunal d'instance pour des arriérés de loyer, et la police a procédé en décembre à son expulsion et à la saisie de la marchandise. ■

La vie des quartiers

Goutte d'or



Chez Nadjet, nouveau restaurant pour remplacer La Goutte rouge

Changement de gérance, changement de décor, changement radical d'ambiance au 19 rue Polonceau, face au square Léon. *La Goutte rouge*, le bar qui existait depuis des décennies, a fermé et il est remplacé, depuis cet hiver, par un café-restaurant : *Chez Nadjet*.

Nadjet Benadjemia est aux commandes, aux fourneaux et en salle. Elle a totalement rénové les lieux, enlevé la déco aussi kitsch qu'encrassée, ne gardant que la grande mosaïque (bien nettoyée) de Babarama, et repeint joyeusement les murs en blanc et fushia avec des notes turquoises.

Nadjet n'était pas cuisinière professionnelle, elle fut serveuse *À la Goutte d'Or*, chez Yvonne, le restaurant de la pointe. Mais « *la cuisine, c'est ma passion de toujours* », dit-elle. Pas de carte encore mais un plat du jour. Les jeudis, vendredis et samedis, c'est couscous. Les autres jours, elle offre des plats traditionnels français, blanquette, bœuf bourguignon, escalope normande... de la cuisine familiale. Et c'est délicieux à prix imbattables. Les associations voisines, ADOS, AGO,

entre autres, ne s'y trompent pas et y tiennent tablées.

Nadjet s'occupe aussi d'animer les lieux. Il y aura bientôt des "soirées Tupperware" et aussi des soirées jeux avec des fans de scrabble (dont elle). D'autres événements sont programmés : quiz musical à la manière de *N'oubliez pas les paroles*, organisé par ADOS vendredi 5 février à 21 h, spectacle de contes palestiniens jeudi 11 février, signatures de livres sur le quartier par l'auteur de polars urbains Marc Villard, fin février...

Le restaurant est ouvert du lundi au samedi, de 12 h à 23 h. Restauration libre à midi et sur réservations le soir, mais Nadjet vient d'inaugurer un service de livraison de couscous à domicile chaque soir.

Elle habite à côté, rue de la Goutte d'Or, mais son installation, 19 rue Polonceau, est aussi un retour aux sources. Enfant, elle habitait à cette adresse même et elle se souvient avoir souvent traversé le café pour déboucher dans la cour de l'immeuble quand elle oubliait les clefs qui ouvraient alors la porte cochère. ■

Le Point d'accès aux droits installé 2 rue de Suez

Le Point d'accès aux droits (PAD) a déménagé et est installé, depuis le 2 février, au 2 rue de Suez, dans de nouveaux locaux remplaçant ceux du 25 rue Stephenson évacués pour cause de vétusté et d'insalubrité.

Créé en novembre 2003, le PAD est un lieu d'accueil et d'information sur les droits civils et d'aide aux problèmes administratifs et juridiques. Il offre des permanences sur le droit de la famille, le droit au travail, le droit bancaire, le droit des étrangers, l'accès au logement... Il s'occupe de médiation entre usagers et administrations. Des juristes chevronnés sont

à la disposition du public pour informer, conseiller, régler des problèmes et orienter éventuellement vers d'autres structures.

Les services sont entièrement gratuits, mais les accès aux permanences se font sur rendez-vous, soit à l'accueil, tous les jours sauf le jeudi, soit par téléphone au 01 53 41 86 60 (numéro inchangé après le déménagement).

Le PAD reçoit près de dix mille personnes par an et traite quelque trois mille dossiers. Il est ouvert à tous les Parisiens mais 80 % des usagers sont du 18e, essentiellement de la Goutte d'Or, la Chapelle et Clignancourt. ■

Yvonne Hariti est décédée, la Goutte d'Or a perdu sa mémé

On l'appelait *mémé* ou *tata* ou encore *la patronne*. Tout le quartier l'aimait. Yvonne Hariti est décédée le 26 décembre. Elle avait 77 ans et sa santé était fragile depuis quelque temps.

Elle tenait depuis près de quinze ans le café-restaurant *À la Goutte d'Or*, celui de la "pointe", à l'angle avec la rue de Chartres, celui dont la terrasse, l'été, prend des allures de dernier salon où l'on cause du pays. « *Énergique, dynamique, pétillante* », selon sa famille, Yvonne était tout

autant appréciée par ses clients et par les habitants de la Goutte d'Or. Elle en a aidé beaucoup dans le besoin, elle a servi souvent des repas gratuits, elle s'est dépensée sans compter.

Enfant du quartier, née rue Doudeauville, elle était commerçante depuis plus de quarante ans rue de la Goutte d'Or, d'abord dans une boutique de téléphonie puis dans ce restaurant, affaire de famille. D'ailleurs, Karim, son petit-fils, qui travaillait déjà avec elle depuis plusieurs années, en reprend les rênes. ■



Le Bab-Ilo, archipel des cultures du monde

Bar et boîte de jazz depuis 25 ans, le Bab-Ilo est une institution nocturne, libre et discrète pour une clientèle d'habités.

Rue du Baigneur, pas loin de la mairie, une petite enseigne signale la présence du Bab-Ilo, boîte de jazz et havre de paix pour un public de connaisseurs et d'habités. Aucun bruit ne vient troubler cette rue résidentielle et pourtant l'établissement a vu défiler de nombreuses personnalités du jazz depuis 1984, année de son ouverture. Le lieu, qui au début du XXe siècle fut un club lesbien du ou une maison de passe, est une institution du quartier.

Le Bab-Ilo est maintenant un lieu où l'on écoute de la musique. La cave minuscule accueille jazz, musique brésilienne et musiques du monde. Ce samedi, la percussionniste et flûtiste américaine Aldridge Hansberry, accompagnée de Sébastien Buchholz au saxophone et clarinette contralto et du pianiste Jobic Le Masson plaisantent entre les morceaux avec la quinzaine de spectateurs assis dans le petit réduit. Les jazzmen sont comme à la maison.

Einstein et Miles Davis

On remonte les marches, des marches qui portent chacune des noms inscrits en majuscules : Malcolm X, Billie Holiday, Ibn Khaldun, Goya, Fassbinder, Coltrane, Hanna Arendt... (on est éclectique au Bab-Ilo). On se retro-

uve au bar du rez-de-chaussée, une salle au plafond voûté, aux murs patinés. Une photo de Miles Davis, ce célèbre portrait d'Einstein tirant la langue, un petit panneau proclamant «*La maison accepte l'échec*», d'autres affiches encore... et cet autoportrait d'un homme à moustache, au regard intense, peint par un ami. Il ressemble un peu à Hamid Amara, la soixantaine, ancien professeur en Algérie, fon-

tisme revendiqué qui est devenu l'esprit du Bab-Ilo. «*Hamid est un intellectuel, il rassemble les cultures du monde entier, de Paris à Bab-el-Oued ou Montréal.*»

Comme une famille

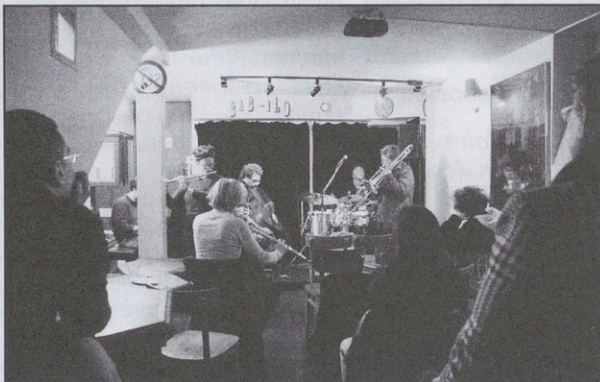
Et le public est à l'image du lieu : Annick qui a grandi en Algérie dans la même ville qu'Hamid, Kader, Algérien de Montréal, ou encore ces Américains de passage venus écouter la prestation de leur amie Aldridge. Et Fabrice Lucchini vient souvent, en voisin.

Toutes les formes d'art ont leur place au Bab-Ilo : lectures de poésie, projections de films, expositions de peintures, spectacles d'humoristes... La riche programmation détaillée sur le site internet évoque plus un centre culturel qu'un café. Un journal

annuel, *Le Colibri*, a même vu le jour en 2009. Le Bab-Ilo est un lieu de vie.

Stéphane Bardin

Bruno Lemesle



dateur et âme du Bab-Ilo. Selon Marcello, un habitué, la décoration n'a pas changé depuis l'ouverture et les images s'entrechoquent dans un joli bouillon de culture.

«*Dans les années 80, Hamid tenait un café à Belleville*», raconte Annick, 45 ans, amie de la famille et fidèle du lieu, «*c'était un des premiers bars parisiens à donner des concerts de musique du monde à l'époque.*» Un éclec-

□ Le Bab-Ilo, 9 rue du Baigneur, 01 42 23 99 19, ouvert de 18 h à 2 h, du mardi au dimanche. Soirées découvertes les mercredis et jeudis, soirée musique du monde le vendredi, jazz le samedi et musique brésilienne le dimanche. www.babilo.lautre.net

Ateliers d'œnologie aux Caves du Roy

Les Caves du Roy, le magasin de vins et spiritueux de la rue Simart, propose cette année, de janvier à juin, des ateliers d'œnologie pour mieux goûter le jus de la treille.

Philippe Rochet, sommelier réputé, anime ces ateliers qui se veulent techniques et ludiques à la fois et qui se répartissent sur trois niveaux. Au premier, intitulé «*Les clefs de la dégustation*», on apprend à acheter un vin en toute connaissance de cause et comment le servir. On apprend aussi comment exprimer ce que l'on ressent en le dégustant. Le second niveau, «*perfectionnement*», va plus loin avec découverte des différents cépages et des particularités de chaque région. Le troisième niveau, «*connaisseurs*», s'adresse aux initiés qui savent ce que cépages veut dire. On y étudie de façon approfondie les terroirs, leur histoire, leur géographie, leur climatologie.

Six dates pour le premier atelier dont la prochaine mardi 9 février, quatre dates pour le deuxième dont mardi 16 février et deux dates pour le troisième (16 mars et 15 juin). Chaque atelier, dégustations comprises, commence à 19 h et dure une heure et demi. Limitation à vingt participants.

Un atelier coûte 38 €, deux coûtent 72 € et trois d'affilée 100 €. Une remise de 10 % sur l'achat ultérieur de vins ou alcools est accordée aux participants.

□ Pour s'inscrire : venir 31 rue Simart ou téléphoner au 01 42 23 99 11.

Réouverture retardée pour la bibliothèque de Clignancourt

Fermée depuis le 6 octobre pour travaux de rénovation, la bibliothèque Clignancourt, la plus importante bibliothèque municipale de l'arrondissement, devait rouvrir le 4 janvier. C'est du moins ce qui avait été annoncé d'abord. Mais le 4 janvier, point de réouverture. Ce sera seulement le 2 février, nous dit-on maintenant.

Les habitués de cette bibliothèque n'auront sans doute pas été étonnés de ce retard. Ce n'est pas la première fois, au cours des douze dernières années, que la bibliothèque ferme pour travaux, et ce n'est pas la première fois non plus qu'elle rouvre avec retard. Il semble que la date du 2 février sera bien respectée.

□ 29 rue Hermel. 01 53 41 36 60.

Projet d'animation musicale square de Clignancourt

Le joli square Clignancourt s'orne en son centre d'un non moins joli kiosque à musique... inutilisé généralement sauf en juin, le jour de la fête annuelle organisée par le conseil de quartier Jules-Joffrin-Clignancourt.

Aussi le conseil lance-t-il l'opération «*kiosque vivant*» avec appel aux formations musicales diverses qui désireraient y jouer régulièrement à la belle saison, à partir d'avril jusqu'en octobre 2010.

Intéressés ? Contacter Michèle au 06 19 71 33 80.

L'hôtel Mathagon éventré

Un pan entier de mur tombé, l'hôtel Mathagon éventré : les travaux de réhabilitation, engagés en octobre dernier, ont pris en janvier une allure de chantier de démolition.

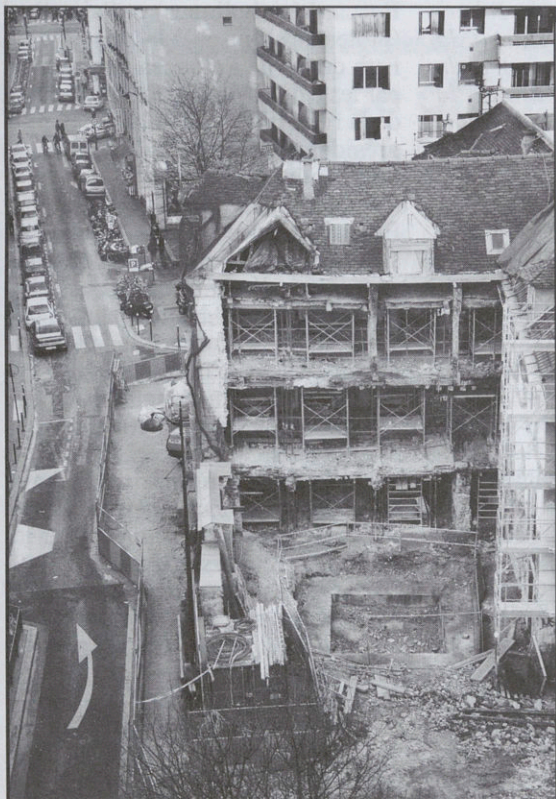
Il n'en est rien. Effectivement les responsables ont dû détruire ce mur prêt à s'écrouler, alors que ce n'était pas prévu initialement mais ils «*maîtrisent*» et vont le remonter, solide et comme neuf.

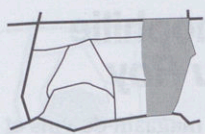
Les travaux, qui devaient être terminés début 2011 prendront peut-être un certain retard et la facture pourrait se saler un peu, mais le projet (voir les 18e du mois de septembre et d'octobre)

demeure inchangé : reconstruction de tout l'extérieur à l'identique, tel qu'il fut érigé en 1770, y compris la tourelle d'angle déjà abattue dès le début des travaux car fissurée, et réaménagement total de l'intérieur.

Ancienne maison de campagne du XVIIIe siècle, devenue au XIXe pensionnat, blanchisserie, immeuble locatif puis abandonné et très dégradé, l'hôtel Mathagon a été racheté par la Ville qui veut y installer des services de la mairie du 18e. Parallèlement, à côté, au 77 rue Marcadet, doit s'édifier un petit immeuble de logements sociaux. ■

Bruno Lemesle





Handicap et cinéma

Une association créée par et pour des handicapés, se consacrant à la restauration de films et de matériel de projection, valorisant la vie et le cinéma.

Passer de valide à handicapé se produit parfois très vite, mais il faut quand même continuer à vivre, à être actif et à avoir des projets. Ainsi, quand Anne Bellocq perdit un œil dans un accident de la route, elle réagit et fonda, il y a deux ans, *Handicap Ciné*.

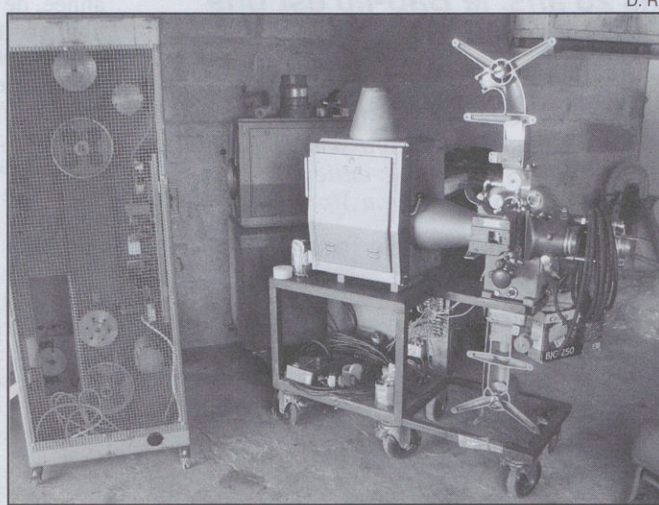
Située 9 rue Tristan-Tzara, l'association vise à rompre la chaîne de l'assistanat et valoriser le savoir-faire cinématographique de ses membres, quasiment tous handicapés moteurs ou sensoriels.

Elle compte une cinquantaine de membres sur Paris et en province, dont dix s'activent à la restauration de films et de matériels de projection ou bien au transfert de vidéos sur cassettes ou de films en Super 8 vers le DVD.

Appel à soutien

Pour l'instant, l'association survit grâce à quelques projections organisées pour le comité d'entreprise du CIC et à l'hôpital Necker. Une projection de dessins animés a eu lieu en décembre à la Maison verte pour le Noël des enfants du quartier.

Le matériel de projection en 35 mm est lourd : 300 kg pour le dérouleur de bande, 200 kg pour le pro-



Le matériel, perfectionné par un membre de l'association.

jecteur et autant pour le redresseur qui permet d'avoir une alimentation invariante et donc un éclairage constant de la lampe. Un paraplégique de l'association, ingénieur et entrepreneur, a tout mis sur des roulettes pour faciliter la manutention.

Pour compléter son matériel, *Handicap Ciné* recherche un écran gonflable. Pour passer de l'étape de création à celle de fonctionnement effectif, ils cherchent avant tout un local de 50 m² accessible en fauteuil, car pour l'instant tout est stocké chez l'un ou

l'autre. Il leur faut 30 000 euros pour cette installation. Avis aux lecteurs.

Tout le monde trouve leur initiative intéressante... mais en reste là. Ils ne touchent aucune subvention et tiennent à rester sur leurs marques associatives plutôt que d'évoluer vers un CAT (cent d'aide par le travail) ou un atelier protégé. Comme le dit la présidente, «dans ces structures, on ne gagne pas un vrai salaire et c'est souvent de l'exploitation des handicapés».

Trois lettres au plus médiatique des aveugles, Gilbert Montagné, sont restées sans réponse. Bruno Sarre, adjoint chargé (entre autres) des handicapés à la mairie du 18e, a trouvé l'idée «géniale» mais son avis est resté sans suite. Dommage que Raoul Walsh, Fritz Lang et John Ford, qui furent borgnes et généreux, ne puissent plus leur faire des clins d'œil solidaires.

Les membres de l'association conti-

L'avalanche de frais

Effet de la crise : ils sont de plus en plus sollicités par «des gens qui ne veulent rien payer, en disant que nous sommes une association !».

C'est oublier que l'on peut ne pas avoir de but lucratif et quand même vouloir survivre devant l'avalanche de factures et de frais qui guette toute activité.

Selon la présidente, leur premier fournisseur a préféré casser du matériel plutôt que de le leur vendre à un prix voisin de celui du e-commerce.

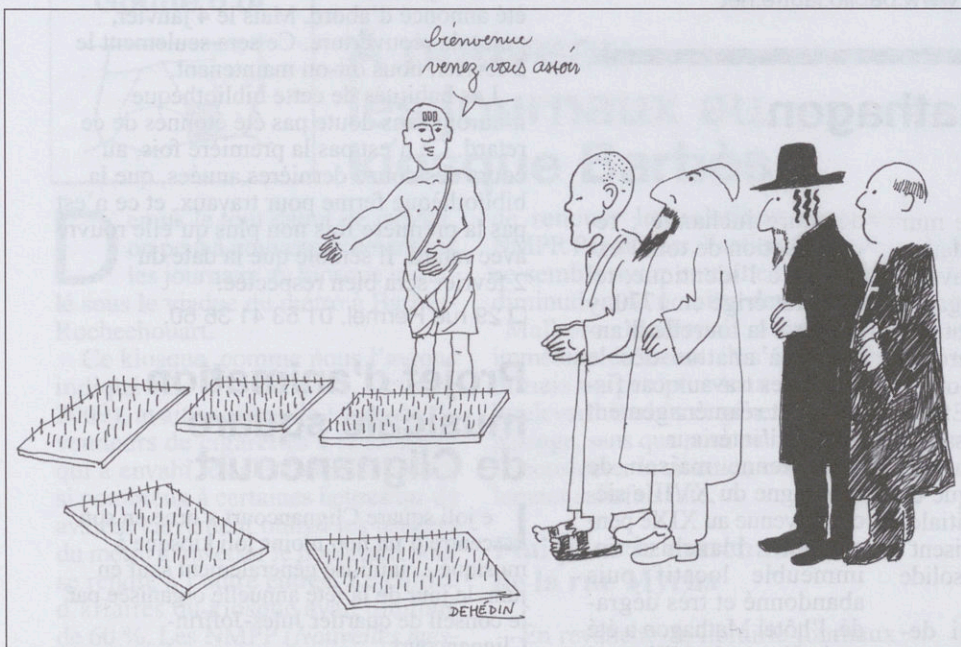
Ils ont pour l'instant peu de retour non plus sur les appels au monde associatif. Souhaitons-leur de trouver un nouveau local accessible, clair, et au loyer modéré en 2010 et de commencer une décennie lumineuse.

Robert Sebbag

□ 9 rue Tristan-Tzara. 06 69 78 82 03. www.handicapciné.org

Le dialogue interreligieux s'installe dans le 18e

L'association Cieux prône un dialogue constructif entre les communautés, ouvert à toutes les «grandes» religions... et aux laïques !



droits de l'homme, à rechercher le bon comportement, la juste appréciation du bon et du mauvais par opposition à la xénophobie et à ses corollaires : racisme, peur, haine, sectarisme, médisance, calomnie, égoïsme, orgueil...»

Porte ouverte à tous

Pour ce faire, l'association, également présente dans les 11e, 19e et 20e arrondissements de la capitale, organise régulièrement des rencontres interreligieuses entre des communautés de l'arrondissement. Signe de l'intérêt suscité par ces réunions conviviales et riches en enseignements, les communautés juive, chrétiennes, hindouiste et musulmane du 18e s'y investissent déjà fortement.

Ainsi, la synagogue ACIP/ Ysmah Moché de la rue des Saules est déjà fortement impliquée avec son président Jacob Dahan. D'autres religions sont représentées, entre autre, par des chrétiens des églises Saint-

Bernard (catholiques) et Saint-Paul (protestants), jusqu'à la mosquée Al-Fath de la rue Polonceau en passant par les fidèles du temple de Ganesha de la rue Philippe-de-Girard, dont le président est membre de l'association depuis 2007.

Cieux collabore avec le docteur Boukris, médecin à La Chapelle qui a récemment fondé une antenne d'Amitié judéo-musulmane, association créée en 2004 sous l'autorité du Consistoire de Paris et de la Grande mosquée pour le rapprochement entre les deux communautés (voir le 18e du mois de mars 2009).

Alexandre Vigne précise toutefois que «la porte n'est pas pour autant fermée aux autres religions». Enfin, l'association souhaite intensifier les échanges avec «les laïques et les non-croyants, qui sont hélas trop souvent oubliés de ce type de rencontres».

Christophe Dutheil

□ Coordinateur du Cieux 18e
Nicolas Meunier – Maison des associations, 15 passage Ramey.
(<http://paris18.cieuxinternational.org>)

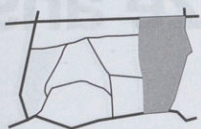
Créée en 2007 et installée dans le 18e depuis début 2009, Cieux (Comité interreligieux pour une éthique universelle et contre la xénophobie) ambitionne de faciliter le dialogue entre les religions et

d'aider ses membres à «vivre leur foi en union fraternelle avec ceux qui ne l'ont pas», nous explique Alexandre Vigne, son fondateur.

L'objectif : «aider chacun, dans son application quotidienne des

La vie des quartiers

Chapelle



Un espace d'activité participatif à la tour 93 rue de la Chapelle

La tour au-dessus du bureau de poste, à la Porte de la Chapelle, met à disposition des habitants de l'immeuble et des associations du quartier 170 m² pour tout type de manifestations collectives.

L'Espace 93 Chapelle, au rez-de-chaussée de la tour Chapelle, est en activité depuis octobre. Avec 170 m² répartis en quatre salles, la Sablière, office HLM de la SCNF et propriétaire de la tour, veut dynamiser le quartier. Le 22 janvier dernier, il a été inauguré officiellement en présence du maire Daniel Vaillant. La naissance de ce lieu de rencontre et d'activité est bienvenue dans ce quartier en mutation aux airs de bout du monde.

«Dans les années soixante, les normes imposaient de construire des salles de sociabilité dans les immeubles collectifs, mais leur usage est tombé en désuétude», explique Romain Barrès, responsable à La Sablière et qui est pour beaucoup à l'origine du projet, «La Sablière souhaite avec ce projet redynamiser la vie locale et impliquer les habitants sur leur lieu de vie.» Avec succès.

Une multitude d'activités

Depuis quatre mois les salles sont occupées pour une multitude d'activités culturelles, d'entraide ou de sociabilité : boxe, soutien scolaire, dîners entre habitants, chorale. Grâce au soutien de l'Espace Social de la rue de Torcy, deux stagiaires à plein temps assu-

rent la gestion des activités.

Plusieurs associations du quartier font partie du conseil d'administration. On y trouve l'amicale de locataires CGL, l'association des locataires du 93 rue de La Chapelle, Amitié et loisirs, la CAF, Culture 2+, le centre social ENS-Torcy et le Grajar (*Groupement de recherche et d'actions auprès des jeunes adolescents de la rue*). Une multitude qui s'efforce de respecter un équilibre entre les activités proposées par les habitants de la tour et celles ouvertes aux habitants du quartier.

Un petit coup de pousse

Tout est fait pour stimuler les relations entre habitants de l'immeuble. Ainsi un système d'aide appelé Coup de pousse, permet aux résidents de la tour de financer de petits projets de sociabilité à hauteur de 500 €. Ainsi un projet d'exposition de portraits des habitants de l'immeuble est en cours, ainsi que celui d'aménager l'aire de jeux située derrière l'immeuble en jardin partagé.

Pour déposer une idée, c'est comme à la maison, on s'adresse au gardien, on en discute ensuite avec les autres habitants et responsables. La Sablière, les associations, l'équipe de développement local, tout le monde aujourd'hui affiche sa satisfaction. «Même s'il reste à installer cette initiative dans la durée», précise Romain Barrès, le vivre ensemble est en mouvement Porte de la Chapelle.

Stéphane Bardinet

Le Jardin d'Alice officialisé au 40 rue de la Chapelle.

Les artistes occupant le Jardin d'Alice sont au pays des merveilles, enfin reconnus et «officialisés». Finie la menace d'expulsion, abandonnée la plainte en installation abusive. Ils ne sont plus squatters mais occupants patentés, venant de signer une convention d'occupation précaire avec Paris Habitat (ex-Opac).

En mars dernier, un collectif d'artistes découvrait, par hasard, derrière un immeuble bien banal au 40 rue de la Chapelle, un «jardin extraordinaire» : une friche abandonnée de 1 500 m², bordée de deux maisons anciennes aux allures de maisons de campagne. Ils s'y installaient et baptisaient le lieu Jardin d'Alice, en hommage à l'ancienne propriétaire récemment décédée.

Paris Habitat, qui avait acheté le terrain et qui entend y construire, à terme, des logements sociaux, avait porté plainte mais laissé faire.

Les artistes avaient retapé les maisons, défriché le jardin et y organisent des petites fêtes et animations de quartier, très appréciées.

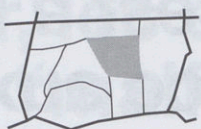
Toutefois, malgré des négociations avec Paris Habitat, ils étaient toujours sous la menace. La date d'un procès avait même été fixée, fin janvier. Or le grand bailleur social vient d'annuler sa plainte et de signer au contraire la convention d'occupation précaire qu'espéraient les artistes.

Pour les petits lapins d'Alice, le bonheur est dans le pré.

Marie-Pierre Larrivé

La vie des quartiers

Simplon



Mondomix : musiques du monde rue des Poissonniers

Mondomix, le multimédia musical, presse et web, vient de s'installer au 144-146 rue des Poissonniers, dans des anciens locaux de la SNCF réaménagés (où se trouve également la résidence de jeunes travailleurs). Mondomix était précédemment logée cité du Paradis, dans le 10e.

La musique n'a pas de frontières, elle voyage avec plus de légèreté que ses créateurs. Libre comme l'air, une chanson peut toucher un auditeur qui n'en comprend pas la langue. Par ses harmonies, ses arrangements, ses orchestrations, par les voix qui la portent, elle fera son chemin jusqu'au registre des émotions qui prendra le pas sur le rationnel.

Elle contribuera souvent, chez l'auditeur, à un intérêt curieux pour la langue qui la porte. Il élargira son petit monde, ne restera plus rivié à une nation et une seule langue. Combien ont eu envie d'apprendre l'anglais après une rencontre avec le blues, le folk ou le rock, l'espagnol avec la salsa, le tango ou le flamenco, le portugais avec les mornas ou la bossa nova... Combien de rencontres furent encouragées par un goût partagé pour des harmonies venues d'ailleurs ! Les musiques du monde fleurissent partout, et beaucoup dans les quartiers de fortes diversités comme le 18e. Elles participent au métissage culturel, à la «créolisation du monde», à la mixité des cultures.

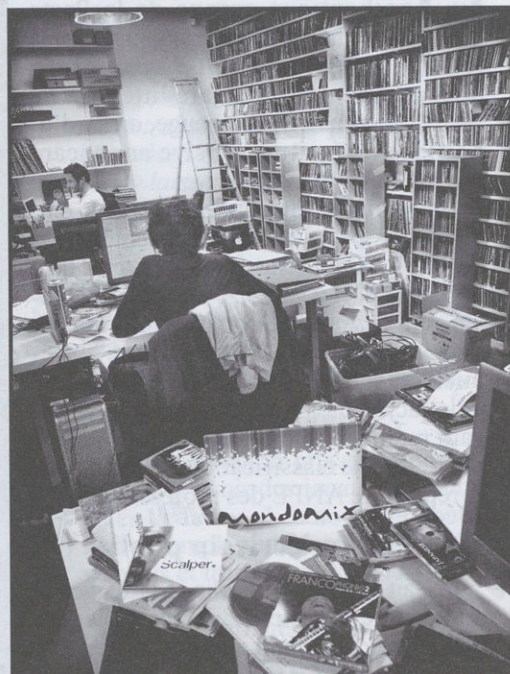
Papier et web complémentaires

Depuis douze ans, Mondomix présente, décrit, raconte et promeut cette mondialisation (c'en est une aussi) avec des projets ouverts, constructifs, créatifs. Son magazine bimestriel est diffusé gratuitement à 100 000 exemplaires dans près de cinq cents lieux de spectacles ou de commerces musicaux (dont deux cents sur Paris). Son site Web reçoit la visite de 200 000 visiteurs, la version anglaise doublant presque ce nombre. Il propose également une plateforme de téléchargements payants.

La complémentarité entre le papier (bimestriel) et le Web (quotidien) transforme les contenus et leurs présentations. Ce choix de diffusion sans vente n'enlève rien à la qualité : les entretiens et les articles sont signés par des mélomanes avertis, journalistes et voyageurs au long cours des musiques du monde.

Une fédération d'initiatives

Le 18e, par la diversité de ses habitants et par son histoire, est un arrondissement riche en cultures du monde. Commerce, culture et divertissement y font bon ménage. La musique de toute l'Afrique s'entend, se diffuse, se crée aussi depuis longtemps à la Goutte d'Or et autour. Ainsi lorsqu'un système de production local conduisit une grappe



Christian Adnin

d'entreprises (une quarantaine provenant de Paris et d'Île-de-France) à se donner comme objectif commun de faire de Paris un haut lieu des musiques du monde, Mondomix fédéra ses partenaires, Paris Mix et Paris capitale des musiques du monde. L'idée d'un groupement d'employeurs permet de donner des perspectives réalistes : mutualiser des emplois et des locaux, les partager.

La Ville de Paris et la mairie du 18e, concernées et impliquées dans ce projet, amenèrent dans la corbeille l'immeuble de la rue des Poissonniers.

Ouverture sur le quartier

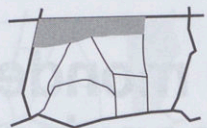
Il accueille depuis le printemps dernier ce projet dédié à la diversité musicale et à l'innovation. D'ici les beaux jours, un plateau de tournage et une salle de concert (80 personnes), une salle de conférence et les bureaux des entités partenaires représenteront 600 m² dédiés aux musiques du monde, à leur présentation, leur diffusion, leur promotion.

La présence dans le 18e d'un réseau associatif dense, mélomane et actif devrait permettre des rapprochements fructueux. Outre une veille technologique traduite par une lettre d'information à ses adhérents, Paris Mix accueille des salariés ou des jeunes issus de zones prioritaires dans des formations, stages ou ateliers. Des occasions de débats, de présentations de nouvelles technologies ou de concerts cristalliseront les rencontres. Des bornes interactives avec des écrans tactiles (les Totems), en cours de mise au point, pourront être installées dans les lieux de concert ou de vente.

L'air d'une chanson se déplace dans l'air du temps. La bonne musique est un présent savoureux et a un bel avenir. Rien de tel pour voyager en pensée.

Bon vent à Mondomix !

Robert Sebbag



Ma plume est à vous fête ses quinze ans d'assistance aux plus démunis

Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Une boutique avenue de la Porte Montmartre, numéro 6, juste après le luthier du *Point d'accroche*, à quelques numéros du café littéraire *Le Petit Ney*. L'enseigne est rouge, ornée d'une élégante écriture cursive annonçant *Ma plume est à vous*.

Entrez. Ici, c'est "rendez-vous sans rendez-vous" pour vous aider à remplir vos dossiers administratifs, ou les remplir à votre place. Il y a quinze ans que *Ma plume est à vous* œuvre comme "informateur et médiateur social par l'écriture", première et seule association à assurer une telle tâche, bien au-delà du simple écritain public, à tel point qu'il fallut créer pour elle une classification spéciale dans le répertoire ANPE des professions.

Bien plus qu'écrivain public

C'était en 1995. Micheline Marret venait de prendre sa retraite de directrice de banque et elle cherchait à s'occuper. «*Je suis allée à la CAF Belliard pour m'inscrire à un atelier créatif et j'ai rencontré par hasard une personne qui venait voir l'assistante sociale pour une allocation. Elle ne comprenait rien à son dossier, je l'ai rempli pour elle et elle a obtenu son allocation. Quarante-huit heures plus tard, un responsable de la CAF me demandait si je ne voulais pas aider à remplir des dossiers*», raconte-t-elle.

La seconde vie de Micheline Marret commençait. Travail bénévole pour la CAF (Caisse d'allocations familiales), la DASES, la mairie du 18^e... et, de fil en aiguille, création de sa propre association, d'abord domiciliée chez elle puis installée provisoirement rue Jean-Varenne, dans des locaux prêtés par Françoise de Panafieu, alors députée de la 17^e circonscription (quartier de la Porte Montmartre) puis, définitivement, en mars 1996, toujours avec l'aide de Françoise de Panafieu, au 6 avenue de la Porte Montmartre, dans un salon d'esthétique. Bureaux administratifs au sous-sol et rez-de-chaussée aménagé avec boxes pour accueillir en toute confidentialité.

Ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à midi puis de 14 à 17 h (jusqu'à midi seulement le vendredi), le lieu est accessible sans rendez-vous. Tout comme le local, boulevard Ney, du *Rendez-vous des seniors*, autre association créée il y a quelques années par Mme Marret. Par ailleurs, *Ma plume* tient des permanences (sur rendez-vous) deux fois



Micheline Marret, madame la présidente.

par semaine à la mairie, la DASES de Marx-Dormoy, la CAF Belliard et la CAF Binet, l'École normale sociale de la rue de Torcy, l'Association Charles-Hermite. Outre la présidente, cinq salariés (adultes-relais ou emplois-tremplin) et une trentaine de bénévoles s'activent.

«*Pendant ma vie professionnelle, je brassais des millions pour mes clients. Virage à 400 degrés, je m'occupe des plus démunis. J'avais une bonne formation bancaire et fiscale mais pas de formation aux problèmes sociaux, j'ai dû apprendre*», souligne la présidente.

15 000 usagers par an

En effet : constitution de dossiers pour l'accès au droit, rédaction de CV et de lettres de motivation, reconstitutions de carrière, dossiers retraites, demandes d'allocations, naturalisations, regroupement familial, demandes de papiers pour primo-arrivants... Et problèmes de logement, déclarations d'assurances, de travaux à effectuer, de dégâts des eaux... Et encore questions de surendettement, recours juridiques, questions fiscales, litiges personnels, problèmes d'impayés... Les affaires que traite l'association sont multiples.

Leur traitement peut prendre une demi-heure ou plus de trois heures, demander une ou deux photocopies ou alors une cinquantaine. Tout était gratuit mais, les subventions ayant fortement baissé depuis 2008, *Ma plume est à vous* demande maintenant une petite contribution pour traitement des dossiers les plus lourds.

De cinquante à soixante personnes passent chaque jour, 15 000 par an. 12 000 dossiers sont traités par l'association avec globalement d'excellents résultats. 80 % des personnes accueillies sont des étrangers, maîtrisant souvent peu ou pas le français et encore moins l'écriture : peu de Chinois mais beaucoup d'Africains et de Nord-Africains, des Tamouls, des Européens de l'Est, des Portugais et des Espagnols aussi ayant des problèmes de retraites. 60 % de femmes.

«*Au départ, seuls les hommes venaient, y compris pour des dossiers concernant leurs femmes. J'ai insisté pour qu'elles viennent et j'ai réussi. De même, à l'accueil, hommes et femmes n'attendaient pas ensemble. Là aussi, j'ai insisté pour qu'ils s'assoient côte à côte et là aussi j'ai réussi. Des tours de force dont je suis fière, mais je garde une tristesse : retrouver maintenant voilées des femmes que je connaissais tête nue il y a quelques années*», déclare Micheline Marret.

Lettres d'amour, aussi

Féministe, elle est également foncièrement intégrationniste : «*Pas de traducteurs chez nous. Obliger ceux qui viennent vivre ici à parler français un tant soit peu, c'est normal et c'est leur rendre service*». Elle est enfin légaliste absolue : «*Écrire parfois des lettres inutiles pour sécuriser des personnes angoissées, oui. Mais aider à faire des faux pour ceux qui exigent des droits auxquels ils n'ont pas droit, non*».

Et l'amour dans tout ça ? *Ma plume est à vous* ne l'oublie pas. On peut y venir pour se faire écrire une lettre d'amour, une carte de vœux, un compliment pour une naissance ou un mariage... C'est madame la présidente qui s'en charge : «*Chasse-gardée. Je me fais plaisir et j'entends conserver pour moi ce plaisir*».

Marie-Pierre Larrivé

Loup y es-tu ?, la gazette des habitants du Champ-à-Loup

Les habitants du passage du Champ-à-loup disposent d'une gazette, d'un bulletin d'information rédigé par eux et pour eux afin de mieux communiquer et de faire circuler les nouvelles.

Intitulé *Loup y es-tu ?*, le bulletin paraît chaque mois le jour de la pleine lune (tiens donc !). Le premier numéro est sorti le 2 décembre, les suivants le 31 décembre et le 30 janvier. Le prochain sort le 28 février. Pas de souci pour connaître la date : le calendrier lunaire figure à la une.

Le bulletin, diffusé gratuitement, est conçu, avec l'appui de la CLCV (*Consommation, logement et cadre de vie*) par l'association des locataires de ce petit passage (125 mètres de long) ouvert il y a douze ans entre la rue Leibniz et la rue Bernard-Dimey et portant le nom d'un ancien lieu-dit. Quatre pages sur la vie du passage et les relations entre les résidents et le bailleur, Paris-Habitat, plus quelques coups de gueules, notamment contre les problèmes rencontrés par les pompiers lors d'un incendie ou le récent abattage de tamaris.

Il y a également des jeux, des blagues, des recettes de cuisine, des petites annonces... En dernière page, le portrait d'un habitant. ■

L'îlot Binet lance son blog

Nouveaux logements, nouvelles écoles, nouveau crèche... depuis juin dernier, le chantier Binet est en route. Pour vous tenir informé des changements, un blog vient d'être mis en ligne par Paris Habitat, un espace de discussion, de partage et d'échange d'idées autour de ce projet complexe, étalé sur six ans.

□ www.nouveauquartierbinet.com



Au lycée Renoir, les enseignants dénoncent des "malfaçons"

Noël Monier



Des deux côtés de la rue Ganneron, les nouveaux bâtiments du lycée Auguste Renoir.

Des bâtiments tout neufs, attendus depuis longtemps, ont été construits rue Ganneron pour le lycée technologique Auguste-Renoir, spécialisé en arts appliqués. Mais les enseignants accusent de "malfaçons" l'entreprise qui les a aménagés. Le 14 janvier au matin, ils ont observé un arrêt de travail, invoquant leur "droit de retrait", au moment de la "réception" par les autorités d'une partie des nouveaux bâtiments.

Ils citent des faits troublants. Problème de chauffage : «Il faisait 9° dans la salle de classe où je devais travailler», indique un enseignant. «Au CDI (centre de documentation et d'information, autrement dit la bibliothèque), il faisait entre 11 et 13° avant les vacances de Noël, entre 14 et 16 à la rentrée de janvier», dit un autre.

Une professeure raconte comment, le 18 décembre, l'immense (et lourd)

tableau noir à deux volets de la salle 302 s'est soudain décroché du mur alors qu'elle y passait le chiffon. «Cela ne m'a occasionné qu'un bleu magistral sur la cuisse parce que j'ai bien réagi et très vite, sinon je pouvais y laisser mes pieds !»

D'autres dénoncent des tringles de rideaux qui tombent, des extincteurs qui se décrochent, un faux plafond qui s'effondre, des portes dont les battants ne joignent pas bien, laissant passer le froid, une terrasse de 400 m² à laquelle personne ne peut accéder...

"Dysfonctionnements"

Le lycée Renoir présente la particularité d'avoir des locaux des deux côtés de la rue. Les nouveaux bâtiments, remplaçant les anciens un peu vétustes et trop étroits, ont été livrés, l'un en juin 2008, un autre à la rentrée 2009, le troisième maintenant. Investissement total : autour de 25 millions d'euros. Ils font passer la capacité d'accueil de 350 à 550 élèves. (Encore faut-il que le rectorat crée les postes d'enseignants. «Actuellement, nous dit un professeur, la tendance est plutôt à nous supprimer des heures d'enseignement.»)

Par acquis de conscience, nous avons interrogé le proviseur, bien que sachant qu'il est tenu au devoir de réserve. Effectivement, il nous a répondu : «Je ne peux rien vous dire.» Mais les services de la Région Ile-de-France (ce sont les régions qui ont la responsabilité des bâtiments des lycées) ont déclaré qu'à leurs yeux il ne s'agit pas de malfaçons au sens juridique de ce mot, mais de "dysfonctionnements". Il doit y être porté remède sous quarante-cinq jours, affirment-ils. ■

Pour "désaturer" la ligne 13, concertation engagée

Une concertation est engagée, depuis le 11 janvier et jusqu'au 12 février, sur le projet de prolongement de la ligne 14, qui devrait aider à "dé saturer" la ligne 13. Cette concertation a pour but de permettre aux usagers et aux acteurs économiques et associatifs de connaître le projet et d'apporter leurs suggestions.

Dossiers, dépliants et expositions, ainsi que registres dans les mairies concernées, rencontres programmées avec les voyageurs dans des stations de métro, réunions publiques (dont la dernière, mardi 11 février au gymnase Léon Biancotto, 6 avenue de la

Porte de Clichy) et site internet où l'on peut déposer ses contributions (www.desaturationdelaligne13.com).

Le projet, considéré comme le plus efficace, consiste à prolonger de 5 kilomètres la ligne 14 dont le terminus est actuellement à Saint-Lazare. Ce prolongement de la ligne 14 suivrait un trajet un peu à l'ouest de la 13. Il pourrait y avoir une station à Rome (idée encore en réserve) puis (et cela est programmé) un arrêt à la Porte de Clichy (correspondance avec la ligne 13), une nouvelle station à Saint-Ouen avec correspondance avec le RER C, et enfin le terminus à

Mairie de Saint-Ouen (nouvelle correspondance avec la 13).

Le STIF estime que cela déchargerait la ligne 13 de 25 % de son trafic (actuellement 600 000 voyageurs par jour). Il ajoute qu'en utilisant des rames de huit voitures au lieu de six, la ligne 14 pourra accueillir de nouveaux voyageurs et conserver un bon niveau de confort.

Financés par la Région, la Ville de Paris, le conseil général des Hauts-de-Seine et celui de Seine-Saint-Denis, les travaux pourraient commencer en 2013 pour mise en service en 2017. ■

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 23 €

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Je souscris un abonnement de soutien : un an 80 € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 23 €

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger : 26 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

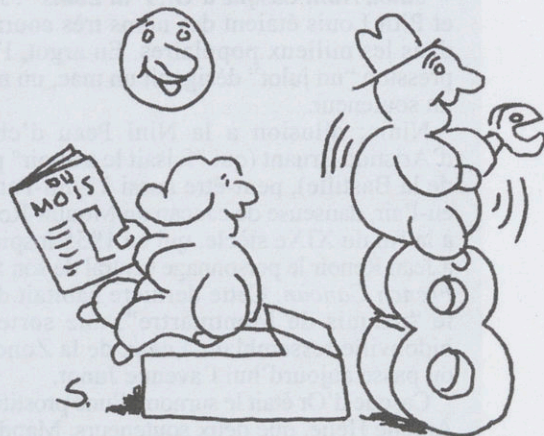
NOM : Prénom :

Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



La fin des fortifications

Les chansons racontent l'Histoire (suite du précédent numéro).
Après la Zone telle que la chantait Fréhel en 1935, une autre chanson...

CHANSON DES FORTIFS, créée par Fréhel. Paroles de Michel Vaucaire, musique de Georges Van Parys.

Le poète en guenilles,
Les rôdeurs et les filles
Des chansons d'Aristide Bruant,
Les héros populaires
Des refrains d'avant-guerre
Sont bien loin de nous maintenant.
Tout cela disparaît dans la nuit
Et l'on se demande aujourd'hui :

(Refrain)

Que sont devenues les fortifications
Et les p'tits bistrots des barrières ?
C'était l'décor de toutes les chansons,
Des jolies chansons de naguère...
Où sont donc Julot, Nini, Casque d'Or,
Et P'tit Louis l' costaud, si célèbres alors ?
Que sont devenues les fortifications
Et tous les héros des chansons ?

L'ingénue d' la Bastille,
Les méchants d' la Courtille,
De Maubert et du Sébasto,
Et Toto Laripette,
Le Don Juan d' la Villette,
Où ont-ils planqué leurs vieux os ?
Y a, pour sûr, du changement dans Paris,
Des quartiers nouveaux sont sortis.

Que sont devenues les fortifications
Et les p'tits bistrots des barrières ?
C'était l'décor de toutes les chansons,
Des jolies chansons de naguère...
Où sont les terreurs, et les coups d'eustache,
Les fameux rôdeurs,
Et les femmes apaches ?
Que sont devenues les fortifications
Et tous les héros des chansons ?

Des maisons d' six étages,
Ascenseur et chauffage,
Ont r'couvert les anciens talus.
Le P'tit Louis, réaliste,
Est dev'nu garagiste
Et Bruant a maint'nant sa rue.
Julot sera de l'Institut bientôt
Et Nini possède un château !

Il n'y a plus de fortifications
Ni de p'tits bistrots des barrières.
C'était l'décor de toutes les chansons,
Des jolies chansons de naguère...
Mais d'autres viendront, héros différents,
Puis disparaîtront :
À chacun son temps...
Il n'y a plus de fortifications,
Mais y aura toujours des chansons !

Notes :

• **"...Des refrains d'avant-guerre"** : Il s'agit, bien sûr, de la guerre 1914-1918. La fin du XIXe siècle et le début du XXe avaient vu éclore la pléiade des grands chansonniers montmartrois, au premier rang desquels Aristide Bruant (voir le 18e du mois n° 139, 140, 141). Cette époque a vu naître aussi la "chanson réaliste", dont les personnages sont issus des milieux populaires.

• **"Les bistrots des barrières"** : L'expression "les barrières" remonte à l'époque d'avant 1860. En ce temps-là, la frontière de Paris se situait à l'emplacement des actuels boulevards de la Chapelle, de Rochechouart, de Clichy, des Batignolles, etc. Un mur (qui allait être démoli en 1860) en marquait le tracé. Ce mur était percé de loin en loin par des ouvertures permettant d'entrer dans la capitale, mais que des grilles pouvaient fermer : les *barrières*.

Aux barrières, des taxes étaient perçues sur les marchandises entrant dans Paris, y compris le vin. De ce fait, le vin coûtait moins cher à l'extérieur des barrières qu'à l'intérieur. Nombre de petits bistrots et de cabarets se créèrent donc près des barrières, hors frontière.

Après que la limite de Paris eut été, en 1860, repoussée aux fortifications, l'expression "bistrots de barrière" demeura cependant pour désigner les petits cafés populaires.

• **"Julot, Nini, Casque d'Or, P'tit Louis"** : Julot et P'tit Louis étaient des noms très courants dans les milieux populaires. En argot, l'expression "un julot" désignait un mac, un mec, un souteneur.

Nini : allusion à la Nini Peau d'chien d'Aristide Bruant (qui "faisait le trottoir" près de la Bastille), peut-être aussi à Nini-Pattes-en-l'air, danseuse de cancan du Moulin-Rouge à la fin du XIXe siècle, qui en 1955 inspira à Jean Renoir le personnage central de son film *French Cancan*. Cette dernière habitait dans le "maquis de Montmartre", une sorte de bidonville ressemblant à ceux de la Zone, là où passe aujourd'hui l'avenue Junot.

Casque d'Or était le surnom d'une prostituée, Amélie Hélie, que deux souteneurs, Manda et Leca, avec leurs bandes respectives, se disputèrent à coups de couteau en 1902. Joseph Pleigneur, dit Manda, était déjà connu pour avoir

tué, sur les fortifs, le chef de bande "Paulo l'Arrangeur, la terreur de la Courtille". L'affaire Casque d'Or eut un large écho dans les journaux. Elle a inspiré, bien plus tard, le beau film de Jacques Becker *Casque d'Or*, avec Simone Signoret – dont le scénario cependant est très différent du fait divers réel.

• **"La Courtille"** : Quartier qui se situait autour de la rue de Belleville.

• **"Toto Laripette"** : Référence à la chanson de Bruant *À la Villette*, dont le héros finit sur la guillotine. ("On l'appelait Toto Laripette / À la Villette.")

• **"Eustache"**, mot d'argot : couteau à virole.

• **"Apaches"** : Des journalistes, reprenant le nom d'une tribu d'Indiens d'Amérique, avaient baptisé ainsi les bandes de petits délinquants des quartiers populaires, décrits comme des "sauvages".

• **"Bruant a maintenant sa rue"** : La rue

Aristide-Bruant est à Montmartre, entre la rue des Abbesses et la rue Véron. On lui a donné ce nom en 1928, trois ans après la mort du célèbre chansonnier.

• **Michel Vaucaire** (1904-1980), auteur des paroles de cette chanson, était déjà très connu dans les années 1930. Il sera dans les années 60 un des principaux paroliers d'Édith Piaf (entre autres, *Non je ne regrette rien*). Il écrira aussi pour sa femme, la chanteuse Cora Vaucaire (entre autres, *Frédé*, jolie chanson évoquant le Lapin agile de jadis). Il est le fils de Maurice Vaucaire, lui-même parolier célèbre à la fin du XIXe siècle, au temps du Chat noir (entre autres, *Les Petits Pavés*).

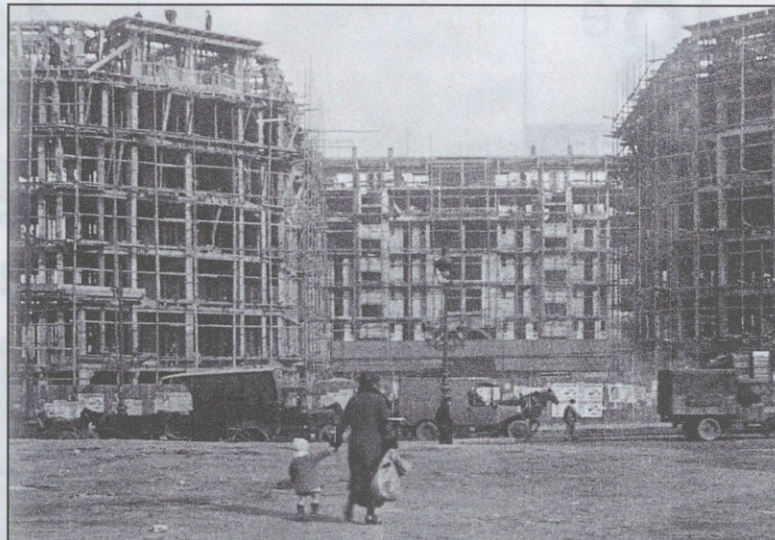
Georges Van Parys, le musicien (1902-1971), a signé les partitions de centaines de chansons, de plus de deux cents films (entre autres *French Cancan*, de Jean Renoir, pour lequel fut écrite la célèbre *Complainte de la Butte*) et de 27 opérettes. ■



Un dimanche sur le talus des fortifications. Au fond, la caserne de Clignancourt.



Juillet 1919, Porte de Clignancourt : premiers coups de pioche de la démolition des fortifs.



Les immeubles HBM de la Porte de Clignancourt en construction.

La nostalgie a toujours inspiré les poètes et les auteurs de chansons. Elle transpire au cœur de cette *Chanson des fortifs* que Fréhel enregistre en 1938, trois ans après *La Zone* (dont nous avons parlé dans notre dernier numéro).

Et c'est vrai qu'au début du XXe siècle, les fortifications, malgré leur aspect massif, étaient devenues chères au cœur des Parisiens des milieux populaires, et qu'elles seront regrettées après leur démolition. Les familles, le dimanche, venaient pique-niquer sur l'herbe des talus. Des musiciens y donnaient des concerts.

Bruant écrivait, ironique : «*Les fortifs ! Mais c'est la balade / Des Pantinois [en argot, les Parisiens], où chaque lundi [le lundi était alors le jour de repos] / Les ouvriers en rigolade / Vont respirer l'air ed' Bondy / En admirant la belle nature / Et s'allonger sur le gazon / Sous la fumée des trains d' Ceinture / Qui leur obscurcit l'horizon.*»

On y rencontrait aussi une population plus remuante : les *pégrins*, membres de la pègre. L'auteur de romans policiers Auguste Le Breton (*Du rififi chez les hommes, Razzia sur la chnouf...*) raconte dans ses *Souvenirs* :

«*Ces fortifs étaient notre fief à nous, les malfrats. On y jouait à la passe anglaise, on possédait les filles dans les trous où vivait une herbe galeuse, on s'y battait pour un coup de dés truqués, pour une gigolette à bas noirs et accroche-cœurs... En juillet 1909, Jo (qui deviendra Jo la terreur puis Jo les cheveux blancs), âgé de 15 ans, se bat sur les fortifs pour une pute, torse nu, les poches de pantalon retournées pour montrer qu'il n'a pas d'armes...*»

Auguste Le Breton en rajoute, évidemment, dans le pittoresque. D'autant plus qu'il n'a pas pu connaître les fortifs en 1909, étant né lui-même en 1913...

Dans les remparts étaient ouverts, de loin en loin, des passages, les *portes* de Paris (dans le 18e : Porte d'Aubervilliers, Porte de La Chapelle, Porte des

Poissonniers, Porte de Clignancourt, Porte de Montmartre, Porte de Saint-Ouen). Là, dans les pavillons de l'*octroi*, on percevait les taxes sur les marchandises entrant dans Paris : car cette pratique fiscale vieille de plusieurs siècles était encore en vigueur. Elle le restera jusqu'en 1943, bien que, dans les dernières années, cela fût devenu plutôt symbolique : après la disparition des *fortifs*, la perception de ces taxes était devenue aléatoire.

Que fera-t-on de ces terrains ?

Dès 1882, le député Martin Nadaud avait demandé la démolition des remparts, leur inutilité militaire devenant évidente. Proposition reprise au fil des ans par des élus de plus en plus nombreux. Vers 1910, tout le monde est d'accord, mais nombre de questions juridiques, techniques et financières se posent. En premier lieu, à qui reviendront les terrains ainsi libérés ? En 1912, un accord entre l'État et la Ville de Paris prévoit la cession des terrains à celle-ci.

Et qu'y fera-t-on ? Plusieurs thèses en présence : ou bien on "lotit" et on vend les parcelles de terrain à des particuliers, ou bien la collectivité publique y construit elle-même des *habitations à bon marché* (HBM, grande nouveauté à ce moment, permettant de résoudre en partie la crise du logement), ou bien encore... La guerre de 1914 met fin brutalement aux débats.

12 132 constructions "illégalles"

Une fois la guerre finie, le 19 avril 1919 une loi est votée. Paris acquiert pour cent millions de francs la totalité des terrains, les remparts seront rasés, la *zone* devra être vidée des constructions "illégalles". (En 1912, un rapport officiel en avait dénombré 12 132, dont 6 805 baraques en planches ou en carreaux de plâtre, et 3 134 bâtisses "en dur" mais de construction précaire.) Sur les 1 100 hectares ainsi dégagés, un quart sera affecté à des cités HBM, le reste à des espaces verts et des installations sportives.

Le premier coup de pioche de la démolition est donné le 23 juillet 1919 par le préfet de Paris et le président du conseil municipal, et les travaux commencent aussitôt. Ils iront vite. Le bastion 36, à la Porte de Clignancourt, est le premier rasé. Le 37 (sur l'emplacement actuel des rues Eugène-Fournière et Fernand-Labori) et le 38 (sur l'emplacement des rues Henri-Brisson et Jean-Varenne) suivent avant la fin de

l'année 1919.

Ces travaux feront la fortune de quelques entrepreneurs, notamment les frères Razel, chargés du démantèlement de 40 bastions (sur 84 en tout) et qui expérimentent pour la première fois en France du matériel venu des États-Unis, pelles mécaniques, draglines, tracteurs à chenilles...

À cette occasion, Paris s'agrandit encore un peu : notamment, le 18e arrondissement annexe quelques centaines de mètres carrés de la *zone* au détriment de Saint-Ouen.

Six étages et le chauffage

Les travaux de construction commencent peu après. La première cité HBM bâtie sur les terrains des anciens fortifs est celle de la Porte de Clignancourt - Porte Montmartre : 2 734 logements. Pour ce programme, l'Office d'HBM n'a pas fait d'appel à des cabinets d'architectes extérieurs, ce sont ses propres services qui assurent l'étude et la maîtrise d'œuvre des chantiers, sous la direction des architectes Bernard, Provensal, Maistrasse, René Binet.

Les chantiers s'ouvrent dès 1922. Les immeubles recevront leurs habitants entre 1926 et 1928. Les bâtiments ont pour la plupart, comme dans la chanson de Fréhel, six étages, et le chauffage central - mais pas encore d'ascenseurs. Ils existent toujours en 2010, rénovés à plusieurs reprises, ayant reçu des améliorations diverses au fil des ans, mais pas de transformations radicales.

Quand on observe les immeubles HBM construits à cette époque, à Paris aussi bien qu'en banlieue, on est étonné de la qualité du bâti, surtout si on le compare aux constructions des années qui ont suivi la Deuxième guerre mondiale.

Le Marché aux puces

Le bastion 39, à la Porte de Saint-Ouen, abritait un hôpital militaire. Démoli en 1928, il cède la place à un hôpital civil : Bichat.

À la Porte des Poissonniers, la démolition des remparts commence en 1923 et continue rapidement vers la Porte d'Aubervilliers, où la cité Charles-Hermite est construite en 1934-1935.

Mais la *zone* ne disparaît pas toute entière et tout de suite. Ses agglomérats de baraques en bois et de constructions précaires dureront, dans certains endroits, jusqu'au lendemain de la Libération.

Entre Clignancourt et Saint-Ouen, le *marché aux puces* des "biffins" avait tellement pris forme que les municipalités concernées ont décidé de l'organiser, de ne plus le laisser à l'ini-

(Suite page 18)



18.54. - Paris pittoresque.
Rue Brisard - Le marché aux puces
(Ancienne zone militaire, Porte de Clignancourt)

Le Marché aux puces de Clignancourt vers 1920.



Un coin de la zone en 1940. (C'est seulement à la fin des années 40 que la zone a été complètement évacuée.)

tiative spontanée et désordonnée des chiffonniers. Entre 1920 (ouverture du *Marché Vernaison*) et 1991 (le *Marché Dauphine*), la municipalité de Saint-Ouen aménage, dans une enceinte fermée, des espaces réservés aux brocanteurs. Aujourd'hui, ce ne sont plus les chiffonniers de jadis qui occupent ce Marché aux Pucés, mais des antiquaires accueillant parfois une clientèle riche.

Dans Paris, sur le plateau Clignancourt, on trouve les marchands "forains" pour clientèles populaires. Quant aux "biffins", l'aggravation des inégalités et de la pauvreté dans notre société les a fait réapparaître ces dernières années sur l'avenue de la Porte-Montmartre et la rue René-Binet.

Cependant, une notable partie des 1 100 hectares des anciennes fortifications, occupée par des espaces ferroviaires ou des entrepôts qui aujourd'hui n'ont plus beaucoup d'utilité, ou même par des terrains vagues, reste à aménager. Elle constitue une des rares réserves foncières permettant à la Ville de Paris de lancer des grands projets d'urbanisme, tel celui de *Paris-nord-est* dont nous avons déjà parlé dans ce journal et dont nous parlerons encore.

Noël Monier

Piaf, entre Saint-Ouen et Clignancourt

Édith Piaf, toute jeune (22 ans), avait enregistré en 1937 *Entre Saint-Ouen et Clignancourt*, qui dit à peu près la même chose que la *Chanson des fortifs* de Fréhel :

«Entre Saint-Ouen et Clignancourt, / De temps en temps faut que j'fasse un tour, / Sur la zone. / J'retrouve alors tout mon passé, / Le ciel si doux, les durs pavés, / L'herbe jaune, / Et pataugeant dans les ruisseaux / Des bandes de gosses, / Moitié Poulbot, moitié faunes, / L'odeur de frites et de lilas, / En frissonnant j'retrouve tout ça / Sur la zone.»

Et, au dernier refrain : «*Quel changement alors j'ai trouvé, / On démolit de tous côtés, / Quel cyclone ! / Plus d'bosquets, plus d'baraquas en bois, / Plus d'ces chansons qu'étaient pour moi / Une aumône...*» ■

Le Festival au féminin, septième édition, aura lieu du 1er au 8 mars



Nouara Naghouche est la marraine de l'édition 2010.



B. Cruveiller

Laëtitia Guédon

Les femmes ont du talent et ce talent s'illustre plus particulièrement lors du traditionnel Festival au féminin qui se déroule à la Goutte d'Or à l'occasion de la "Journée internationale des femmes" du 8 mars. Cela commence dès lundi 1er mars pour toute une semaine de création artistique conjugée au féminin avec théâtre, danse, musique, contes, lectures, débats, ateliers d'expression, expositions...

Cette année, pour sa septième édition, la compagnie *Graines de soleil*, maître d'œuvre du festival, a confié sa programmation à Laëtitia Guédon, comédienne (elle a joué des pièces de Goldoni, Corneille, Lorca...) et metteur en scène.

Elle sera la directrice artistique 2010. Elle a choisi de mêler anciens et artistes émergents, de jouer sur l'héritage et sur la relève et, bien sûr, comme toujours, sur l'engagement.

Des femmes se battent dans l'ombre

De plus, samedi 6 mars, au *Lavoir moderne parisien* (LMP), on jouera *Bintou*, une pièce sur l'immigration et l'adolescence de l'auteur dramatique Koffi Kwahulé, dont elle a assuré la mise en scène. Un tableau du père de Laëtitia, le peintre et musicien Henri Guédon, mort en 2006, illustrera l'affiche du spectacle.

Autre femme de théâtre à l'honneur : Nouara Naghouche, marraine de l'édition 2010. Comédienne-dramaturge, d'origine algérienne, née à Colmar.

Elle a joué Lagarce et Jarry mais surtout créé des solos très personnels, basés sur le quotidien, mêlant humour sarcastique et émotion. Dans son dernier spectacle, *Sacrifices*, elle met en question le "vivre ensemble" et met en scène des femmes privées d'une vie publique qui se battent dans l'ombre pour leur liberté, leur dignité, pour tout simplement exister. Il lui a valu le Molière de la révélation théâtrale 2009.

Déambulation en fanfare dans les rues de la Goutte d'Or, lundi 1er mars, à partir de 17 h 30, pour inaugurer le festival, vernissage de l'exposition du peintre-graffeur Lazoo qui se tient au LMP pendant toute la semaine puis premier concert, à 21 h 30, toujours au LMP : celui de Norig, chanteuse d'origine catalane au prénom nordique, qui mêle sonorités tziganes, jazz manouche, tango et influences de musique classique, le symbole même de la multiculturalité de l'événement.

Un concours d'écriture

Les festivités se déroulent ensuite entre LMP, *Olympic café* et centre musical Barbara avec une incursion hors du quartier, jusqu'au théâtre de *La Manufacture des Abbesses*, associé comme l'an dernier à la démarche. Comme l'an dernier également, le théâtre a lancé, en amont du festival, un concours d'écriture, ouvert aux moins de vingt ans.

Les jeunes étaient conviés à écrire un texte original, destiné à être joué, sur le thème de "l'humanité de demain". Un jury de professionnels de l'art dramatique choisira les lauréats, et l'œuvre du premier d'entre eux fera l'objet d'une lecture publique mise en espace à *La Manufacture* dimanche 7 mars, de 12 h 30 à 16 h 30.

M.-P. L.

(Programme complet dans notre numéro de mars.)

18^e

CULTURE

L'École du rire

Des cours au Théâtre de Dix-Heures pour devenir professionnel du jeu comique.

Fort de son expérience de plus de 25 ans de l'École nationale de l'humour de Montréal, *Juste pour Rire* (premier groupe mondial dans l'humour et la comédie), propose depuis le mois de septembre un enseignement à la comédie par des professionnels et des formateurs en France. Cet enseignement, organisé en six sessions de 40 jours de cours répartis sur 2009 et 2010, est dispensé pour ces sessions au Théâtre de Dix Heures.

L'objectif est de créer à Paris une École nationale de l'humour, petite sœur de celle de Montréal, dès l'année prochaine. Gérard Sibelle, maître du projet, et son assistante Aude Galliou font tout pour que la première promotion, composée de vingt-deux élèves, qui a débuté sa formation le 26 octobre, réussisse et mène à bien les projets personnels.

Des élèves de 17 à 55 ans

Durant ces sessions, sont enseignées les techniques de créativité et d'écriture, les techniques de comédien, les techniques du mouvement, les techniques vocales, les techniques du jeu comique, l'écriture et la création de numéros, l'improvisation... tout ce qu'un artiste confirmé doit avoir dans ses bagages. Un mercredi sur deux, une soirée à deux volets est organisée : d'abord les élèves présentent un court extrait de leur création, puis un artiste confirmé joue 35 minutes de son spectacle, ceci afin de soutenir les nouveaux talents.

Quant à la sélection, simple, elle comporte un long entretien téléphonique avec tous les candidats puis une rencontre avec les plus convaincus et les plus convaincants, et le choix final. La formation coûte cher et est payée par chacun des élèves, d'où

des espaces laissés lors de la formation afin que l'élève puisse continuer à travailler, pour qu'il puisse également faire les devoirs intersessions.

Une des tâches actuelles d'Aude Galliou est de rechercher le maximum d'aides pour alléger les coûts individuels. L'âge des élèves va de 17 à 55 ans, mais une certaine homogénéité est conservée dans cette hétérogénéité apparente. Cette diversité inter-générationnelle n'est pas un obstacle au cours de la formation dans la mesure où les sujets pédagogiques proposés à chacun des élèves sont indépendants de l'âge, de l'expérience sur scène...

Un spectacle en fin d'année

L'équipe pédagogique est composée de Thierry Buenafuente, directeur du *Nombril du Monde* à Lyon – d'où sont issues les trois *Taupes Modèles* : Florence Foresti, Cécile Iannucci (qui vient d'interpréter, au Montmartre-Galabru, son plus récent one woman show) et Céline Giroud –, de Pascal Daubias du Café de la Gare, qui a créé le premier cours de café-théâtre à Paris, de Jean-Claude Roussey, professeur d'écriture, et de deux professeurs de l'École nationale de Montréal.

Tous les outils nécessaires sont à la disposition des élèves qui vont préparer un spectacle pour la fin de l'année avec quelques représentations au Dix-Heures afin de concrétiser le travail en commun et les innovations individuelles et, pourquoi pas, décrocher une participation au festival annuel de Montréal au mois de juillet.

Michel Cyprien

□ Pour tous renseignements : Aude Galliou
Tél. : 06 30 70 79 19 et www.coursjustepourrire.fr

Cormac Mc Carthy sur "la route" de l'Attrape-Cœurs, le 23 février

La compagnie *La Liseuse*, spécialisée en lectures théâtralisées de textes contemporains, installée depuis décembre dernier pour la saison à la librairie *L'Attrape-Cœurs*, offre mardi 23 février une mise en voix de *La route*. Ce roman de l'Américain Cormac Mc Carthy, prix Pulitzer 2007, raconte les lendemains de l'apocalypse. Dans un monde dévasté, couvert de cendres, un père et son

fils errent sur la route, marchant vers la mer au milieu des cadavres et des agonisants. Ce texte sur le vouloir vivre à tout prix a été adapté au cinéma, en 2009, par John Hillcoat.

Caroline Girard, principale animatrice de *La Liseuse*, prête sa voix à Cormac Mc Carthy.

□ *L'Attrape-Cœurs* : 4 place Constantin-Pecqueur. Lecture à 20 h. Entrée libre.

Le Festival du livre d'écologie lance une lettre d'information

Felipé, le Festival du livre et de la presse d'écologie, qui a tenu sa septième édition en novembre dernier, lance une lettre d'information destinée à permettre de suivre la préparation du prochain festival. Elle sera aussi l'occasion de découvrir les nouveautés du livre et de la presse d'écologie et des événements qui paraissent dignes d'intérêt.

Pour le numéro zéro, paru en janvier, Felipé fait un petit retour en arrière et présente l'ouvrage lauréat du Prix Jeunesse décerné, le 22 novembre, lors du dernier festival.

Décerné par un jury d'enfants, choisi parmi quatorze ouvrages traitant de nature et d'écologie, le prix est revenu à Catherine Stern et Magali Bardos pour leur ouvrage documentaire *Environnement et écologie* (Actes Sud). Ces trois cents pages, nourries d'une riche iconographie, proposent de nombreuses solutions originales pour que chacun à son échelle participe à la sauvegarde des ressources et espèces vivantes de la Terre. Des expériences ludiques et facilement réalisables par les enfants illustrent les arguments avancés au fil de l'ouvrage.

□ Plus d'informations : contact@flpe.fr

Scène ouverte cabaret au centre Barbara

La compagnie Gaby Sourire et Sylvie Haggai proposent en 2010, en collaboration avec le centre musical Barbara, une scène ouverte cabaret qui a lieu au centre (1 rue Fleury) tous les premiers mardis de chaque mois, de 19 h à 23 h.

Au programme : rock, rap, jazz, slam, classique, chansons, théâtre, clown, performances, lectures, bœufs, projections... La première scène ouverte a eu lieu mardi 5 janvier. La prochaine, mardi 2 février.

□ Gaby Sourire : 01 53 28 26 94 ou 06 27 69 20 31

Klemperer à la bibliothèque Goutte d'Or

L'écrivain et philologue Victor Klemperer est à l'honneur à la bibliothèque (en écho à la pièce jouée au LMP, voir page 21), avec une lecture de quelques-uns de ses textes par le comédien Philippe Villiers (samedi 6 février, 16 h 30), notamment *Cellule 89* où il raconte sa détention en 1945. Né en 1881, juif allemand, Klemperer fut persécuté sous le nazisme mais, sa femme étant aryenne, il échappa à la déportation jusqu'en 1945 où il fut envoyé à Auschwitz alors même que les Américains libéraient le camp. Il est mort en 1960.

□ 2-4 rue Fleury. 01 53 09 26 10.

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 23 €

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Je souscris un abonnement de soutien : un an 80 € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 23 €

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger : 26 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

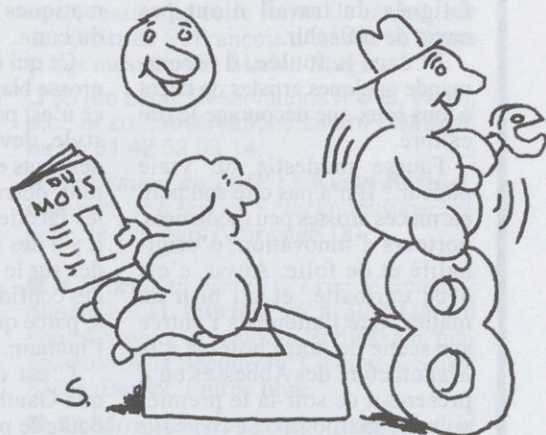
NOM : Prénom :

Adresse :

E mail :

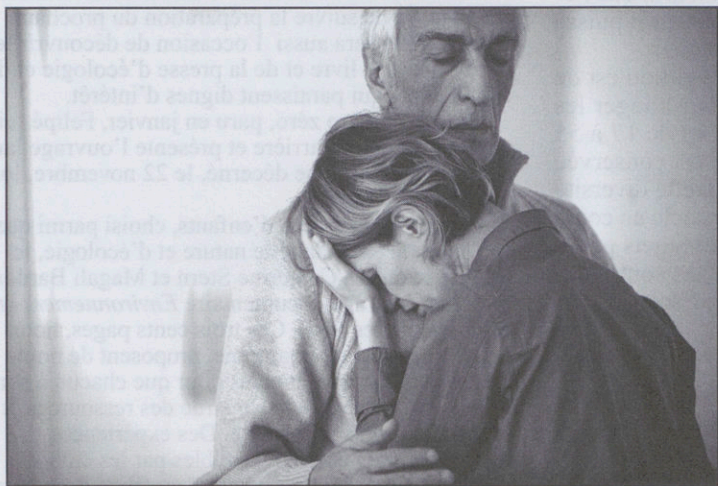
Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



À l'Atelier Je l'aimais, d'Anna Gavalda

● Adaptation et mise en scène de Patrice Lecomte.
Jusqu'au 28 mars. 1 place Charles Dullin. 01 46 06 49 24.



D.R.

« Mes personnages sont plutôt des gens cabossés. J'ai de l'affection pour les gens qui ratent et qui le disent. » Ainsi s'exprime Anna Gavalda, jeune romancière qui séduit des milliers de lecteurs : mélange d'humour, de perspicacité, de tristesse, d'insouciance, de lucidité et de gaieté.

Premières nouvelles publiées en 1999, et à 29 ans, premier roman, *Je l'aimais*, en 2002.

A-t-on le droit de tout quitter, femme et enfants, simplement

parce que l'on s'est peut-être trompé ? Adrien est parti, Chloé son épouse et leurs deux filles sont sous le choc. Pierre, le père d'Adrien, veut apporter à la jeune femme son réconfort. Il l'invite à passer quelques jours dans sa maison de campagne pour tenter de recoller mille morceaux éparpillés.

Tout au long de confidences parfois émouvantes, plutôt que d'accabler son fils, il semble lui porter une certaine admiration. Son geste est égoïste, certes,

mais courageux. Lui n'en a pas été capable. Il raconte à Chloé comment jadis, en voulant lâchement préserver sa vie, il a tout gâché. Quant à Chloé, elle n'arrive pas à larguer les amarres, elle réveille son passé pour mieux le dynamiter, mais tout est à la limite de la jérémiade.

Le décor : si cette cuisine de maison de campagne familiale où règne un fouillis bien orchestré pouvait parler ! mais on devine et c'est très bien rendu. Les costumes sont conformes à l'atmosphère générale, Pierre, ce "vieux con" autoritaire et hautain, tout de noir élégamment vêtu. Chloé, BCBG décontractée. La mise en scène ne rehausse pas les émotions présentes, pas très intenses, il est vrai. La morale (il faut faire parfois des choix douloureux pour parvenir au bonheur, et encore !) reste simpliste. Gérard Darmon est l'archétype de ce type de personnage et il le contrôle bien. Irène Jacob est trop monotone dans sa souffrance.

Michel Cyprien

□ Du mardi au samedi 21 h. Matinées samedi 17 h 30, dimanche 16 h.

À la Manufacture des Abbesses Gauthier Fourcade, la trilogie

● Jusqu'au 28 février. À 19 h : *Le cœur sur la main*, les vendredis. *Si j'étais un arbre*, les samedis. *Le secret du temps plié*, les dimanches. 7 rue Véron. 01 42 33 42 03.

Sur son site internet, Gauthier Fourcade rappelle, sans d'ailleurs les moquer, les trois règles qui s'imposent au comique télévisuel pour obéir à la sacro-sainte loi de l'audimat : éviter le non-sens, l'absurde, qui est censé ne pas convenir au public français ; ne pas parler de politique afin de ne pas choquer la moitié des téléspectateurs et, d'une manière plus générale, ne rien critiquer ; économiser les jeux de mots (pas plus d'un par sketch), car ceux qui rentrent fatigués du travail n'ont pas envie de réfléchir.

Et dans la foulée, il recommande quelques artistes de talent à tous ceux que décourage le rire calibré.

Fausse modestie ou vraie pudeur ? Il n'a pas cité son nom parmi ces artistes peu médiatisés, porteurs d'innovation, d'originalité et de folie. Aussi, c'est avec curiosité, et un brin de malice, que j'attendais l'entrée sur scène de notre homme à la Manufacture des Abbesses où il présentait ce soir-là le premier volet de sa trilogie : *Le cœur sur la main*.

Disons-le tout net, malgré quelques facilités et certaines

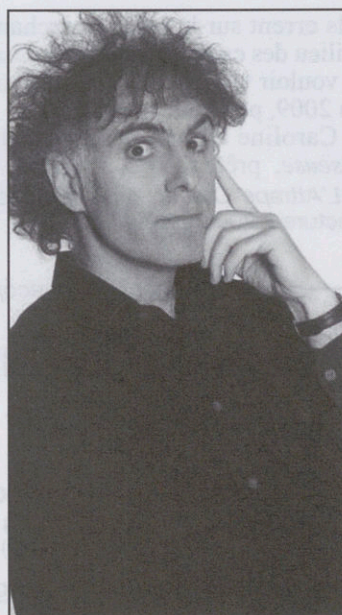
complaisances pour un public qui, d'avance, lui était acquis, Gauthier Fourcade fut à la hauteur de sa réputation.

De l'araignée au plafond qui devient écrivain à l'invasion des poissons du futur, en passant par l'eau déviante et par la chanson muette, c'est à un voyage aux frontières de l'étrange et de l'absurde qu'il nous convie. Avec un tel naturel, avec une aisance si évidente que nous sommes prêts à le croire sur parole quand il nous explique, formules mathématiques à l'appui, « la genèse du con ».

Ce qui chez d'autres n'est que grosse blague mal ficelée ou – et ce n'est pas mieux – exercice de style, devient chez lui une fête des mots et de l'esprit. Mais surtout, derrière le délire verbal et les facéties poético-surréalistes, il y a des interrogations profondes sur le sens de l'existence, et des confidences qui touchent juste parce qu'elles sont au cœur de l'humain.

C'est dans ces moments-là que Gauthier Fourcade est sans doute le plus proche des grands qui l'ont précédé, Raymond Devos en particulier.

Dominique Delpirou



D.R.

■ Également à la Manufacture : • *La patience des buffles*, de David Thomas. • *Giacomo sur les planches*, épisode 2, de et avec Gilbert Ponté. • *Malgré lui*, de et avec Nicolas Vallet, jusqu'au 25 février. • À partir du 19 fév., *Puissants et miséreux*, la nouvelle pièce de Yann Reuzeau.

Au Théâtre Pixel

Le nid du rossignol

de Fabrice Greillot

Jusqu'au 28 mars

On entend des sirènes de voitures de police. Une silhouette se glisse dans l'obscurité. La lumière s'allume : un salon, plutôt en désordre. La silhouette se révèle une femme, un revolver au bout du bras. Elle vient de participer, avec un complice, à un hold-up dans la banque d'en face, n'a eu que le temps de fuir à l'arrivée de la police, cherche à se cacher dans cet appartement.

Mais l'appartement n'est pas vide. Son légitime occupant s'appelle Léon Rossignol.

Le vaudeville, la farce sont la manne des petits théâtres. On comprend ça : beaucoup de spectateurs, s'ils vont au théâtre, c'est pour un moment de détente et de rire. *Le nid du Rossignol* assaisonne les recettes de Feydeau à la sauce polar. Que faire quand s'introduisent chez vous, sans sonner à la porte, une voleuse, deux flics déjantés, une étrange bonne sœur ? Que faire quand votre petite amie, découvrant une femme chez vous, pique une crise de nerf et décide de s'offrir au premier venu ?

Beaucoup de gros mots et de gros effets, mais en évitant la bassesse, un saupoudrage de gaudrioles, mais sans tomber dans le graveleux, des comédiens qui ne s'économisent pas : on rit de bon cœur.

N.M.

□ Les dimanches à 17 h 30.
18 rue Championnet. 01 42 54 00 92.

■ Également au Pixel, deux auteurs de qualité ce mois-ci : **Matei Visniec** (*L'histoire des ours panda racontée par un saxophoniste qui a une petite amie à Francfort*), du 4 fév. au 29 avril, les jeudis 19 h 45. Et **Carole Fréchette**, avec quatre pièces courtes, du 5 février au 28 mars, vendredi et dimanche 19 h 45.

• Et aussi : **Sanchal**, dans *Je suis con mais je ne suis pas le seul*, one man show. • **Marie-Aude Thiel** dans *Les vies antérieures de Paulette*. • **Tu m'aimes comment ?**, comédie conjugale. • **Improvisation** le 2e dimanche de chaque mois, sous le titre *Les improbables histoires de la poule à facettes*.

Au Funambule de Montmartre

Jaurès ou le printemps de la parole

de Benoît Guibert

Jusqu'au 7 février

Enlever Jaurès, et célébrer le cent cinquantième anniversaire de sa naissance en lui faisant quitter les solennités funèbres du Panthéon pour l'envoyer aux Enfers (les enfers d'Orphée et d'Eurydice) : c'est le pari de cette pièce ardente et étrange, écrite et mise en scène par Benoît Guibert, enseignant à l'école de théâtre Florent.

Une galerie de personnages, dont on ne sait s'ils sont ce qu'ils proclament ou s'ils jouent au "théâtre dans le théâtre", s'emparent du mythe Jaurès et resuscitent le député socialiste, le tribun pacifiste, le fondateur de *L'Humanité*. Quelques jeunes d'aujourd'hui, garçons exaltés et jeunes filles passionnées, revendiquent la parole et puis... voici Orphée qui a perdu cette parole, Eurydice qui l'exhorte à la retrouver, sans oublier le "salaud" de service, droitiste, raciste, qui abreuve de sarcasmes ces jeunes aspirant à la révolution.

Alternance de déclarations de principes, enflammées, parfois emphatiques, et de scènes de la vie et de la mort de Jaurès, assassiné le 31 juillet 1914, à la veille de la guerre. Le tout ponctué par *L'Internationale*, entonnée à pleine voix même par le méchant.

Le discours jaurésien, les valeurs qu'il a défendues sont là. Mais peut-être certains spectateurs qui



ont oublié leur histoire ou omis d'aller en janvier voir l'exposition Jaurès à la mairie, auront-ils du mal à tout saisir.

M.-P. L.

□ 53 rue des Saules.
01 42 23 88 83. Du jeudi au samedi à 21 h 30, dimanche à 16 h.

■ Également au Funambule :

• **Salade de nuit**, jusqu'au 28 fév. (Trois anciennes copines de lycée et un compte à régler.) • **Une fable sans importance**, du 4 fév. au 21 mars ("Comment devient-on Oscar Wilde ?"). • **Un couple presque parfait** (saynètes), jusqu'au 3 mars. • **Vos 2 vils** (Courteline, Feydeau), jusqu'au 3 mars. • **Les tentations électives** (un comédien et une ministre de la Culture), reprise le 14 fév.

Au Tremplin théâtre

Une nuit au poste

comédie d'Éric Rouquette
Du 4 février au 6 mars.

Isabelle et Diane, deux jeunes femmes en garde à vue, partagent la même cellule l'espace d'une nuit au poste. Diamétralement opposées,



elles apprennent à se connaître, s'apprivoiser, à surmonter cette expérience douloureuse et la peur de l'avenir.

Des flots de paroles, des silences, la prise de conscience de leurs actes, la possibilité entrevue de reconstruire des vies en miettes, la naissance d'une amitié... On ne saura pas ce qu'il est advenu d'elles au lendemain de cette garde à vue...

□ 39 rue des Trois-Frères. Jeudi à sam. 20 h 30. Rés. 01 42 54 91 00.

À l'Étoile du nord

Festival À court de forme

Du 9 au 27 février

Comme les années précédentes, l'Étoile du nord accueille en février ce festival des formes courtes qui offre aux artistes la possibilité de travailler de façon légère, portés par l'énergie collective, et au public celle de découvrir "des artistes de tout poil, de tous âges, de toutes expériences". Cette fois, les habitudes ont été bousculées et de nouvelles règles inventées par la compagnie Estrarre, en charge de préparer l'événement.

La première semaine, les spectacles (quatre dans la même soirée) tenteront de répondre pendant vingt minutes à la question : l'art peut-il être drôle ? Ou : comment mêler humour et conscience de notre monde ? Du 16 au 23, deux duos de 45 minutes prendront le relais. On y

entendra Giono, Tsvetaïeva et des auteurs contemporains. En troisième semaine on pourra voir dans la même soirée trois spectacles pluridisciplinaires, associant danse, vidéo, musique, théâtre – et un cabaret.

Un programme un brin touffu, mais riche par sa diversité et ses enjeux créatifs. Un pass de 24 € donne accès à l'ensemble des spectacles.

□ 16 rue Georgette-Agutte.
01 42 26 47 47.

Au Théâtre des Abbesses



D.R.

Amphytrion

de Molière

Jusqu'au 12 février

« *Amphytrion* est une comédie cynique sur le pouvoir et ses extravagances », dit Bérangère Jannelle, metteuse en scène. L'histoire : Jupiter, le tout-puissant roi des dieux, désire Alcmène, épouse d'Amphytrion. Profitant de l'absence de celui-ci, parti à la guerre, Jupiter prend la forme du mari, se fait passer pour lui, et s'introduit dans le lit de la belle.

Molière a écrit cette pièce (en vers) à un moment de crise majeure pour lui : trois ans plus tôt, *Tartuffe* a été interdit par Louis XIV et ne sera à nouveau autorisé que sept ans plus tard. Molière a le culot de faire jouer *Amphytrion* à Versailles devant le roi, et chacun y voit (peut-être avec raison) une critique des amours du Roi-Soleil.

L'actualité du thème est évidente. Bérangère Jannelle cependant a respecté dans sa mise en scène le caractère fantastique du récit, avec ses troublants jeux de doubles.

□ 31 rue des Abbesses.
Loc. 01 42 74 22 77.

■ **Également aux Abbesses** : • Du 15 au 20 fév., **Par-dessus bord**, de Michel Vinaver (humour cruel, les chamboulements dans une entreprise familiale rachetée par une multinationale). • Du 23 fév. au 6 mars, **Sans objet**, d'Aurélien Bory (les hommes et les machines).

Au Grand Parquet

La vieille et la bête

D'Ilka Schönbein

Du 11 février au 14 mars

Après quelques mois d'interruption, le Grand Parquet a rouvert en janvier. *La vieille et la bête* est un conte musical, accessible à tout public à partir de 9 ans. « Ilka Schönbein dit des contes qu'ils nous ressemblent, un double de nous-mêmes où les détours, les aspects les plus secrets, l'humanité des



D.R.

temps anciens sont là pour être interprétés, contournés, détournés».

□ 20 bis rue du Département.
01 40 05 01 50.

Et aussi

■ **Alambic-Comédie** : • **La cantatrice chauve**, de Ionesco, jusqu'au 6 mars. • **Coloc à taire**, jusqu'au 27 fév. • **Qui aime bien trahit bien**, jusqu'au 27 fév. • **Gratos**, jusqu'au 4 mars. • **Six in the city**, improvisation, dim. 20 h, jusqu'au 25 avril. • **Maintenant ou jamais**, impro, lundi 20 h 30. (12 rue Neuve-de-la-Chardonnière. 06 32 75 59 36.)

■ **Atelier-théâtre de Montmartre** : **C'est toujours ça de pris**. (7 rue Coustou. 01 46 06 53 20.)

■ **Ciné-13-Théâtre** : **Les loupiotes de la ville**, jusqu'au 14 février. (1 avenue Junot. 01 42 54 15 12.)

■ **Dix-Heures** : • **Vérino**, mar. à sam. 19 h. • **Cédric Chapuis**, à 20 h 30. • **Anthony Joubert**, à 22 h. (36 bd de Clichy. 01 46 06 10 17.)

■ **LMP** : • **LTI, la langue du IIIe Reich**, d'après Victor Klemperer, du 1 au 22 fév. • **Testament**, du 23 au 27. • Et toujours, **Mamane malmène les mots**. (35 rue Léon. 01 42 52 09 14. www.rueleon.net)

■ **Montmartre-Galabru** : • **Couple ouvert à deux battants**, de Dario Fo, jusqu'au 28 fév. • **Constance, Je suis une princesse, bordel !**, jusqu'au 27 fév. (4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85.)

■ **Reine blanche** : • **Don Juan**, de Ghelderode, 5, 12, 25, 26 fév. • **Capitaine des cabarets**, 5, 19, 26 fév. • Autres programmes : www.reine-blanche.com. (2 bis passage Ruelle.)

Pour les enfants

■ **Alambic** : • **Gabilolo, Malolotte et l'arche de Noë**, dès 2 ans, jusqu'au 14 fév. • **Simplement magique**, dès 5 ans.

■ **Atelier-théâtre de Montmartre** : **Aux chants des sirènes**, dès 5 ans.

■ **Funambule** : • **La fée Mito ou la petite boutique des mensonges**, dès 3 ans. • **Les Mortordu**, de Pef, 6 ans, du 3 fév. au 14 avril.

■ **Manufacture** : • **Enfant de la Terre**, dès 7 ans. • **Une clé pour deux** (clowns), dès 4 ans. • **Gypsy et Verma**, dès 5 ans.

■ **Pixel** : • **Aux pieds de la lettre**, dès 5 ans. • **J'écirai la paix sur vos ailes** (marionnettes, sur la Seconde guerre mondiale), dès 6 ans.

■ **Sudden** : **Les aventures de l'armoire oubliée**, dès 4 ans.

À l'Atelier

Angélique Ionatos et Katerina Fotinaki

Comme un jardin la nuit

Lundi 22 février, 20 h 30

Angélique Ionatos dit de Katerina Fotinaki, avec qui elle partage ici la scène : « C'est la petite soeur que j'aurais voulu avoir, même



Michael Nick

Angélique Ionatos

si sa maturité et son exigence artistique et humaine me font souvent oublier son âge. » Elles interprètent des chansons de Manos Hadjidakis, sur des textes de leurs poètes préférés, Odysseus Elytis, Sappho – et aussi des chansons de Léo Ferré, Barbara... Ceux qui aiment la superbe voix grave d'Angélique Ionatos ne manqueront pas ce récital.

Manos Hadjidakis a écrit des musiques de films, entre autres *Jamais le dimanche* de Jules Dassin, et de théâtre. Moins connu en France que Mikis Theodorakis, il est un des représentants de la musique néo-hellénique.

□ 1 place Charles-Dullin.

■ **Également à l'Atelier** : Le 15 février, European Camerata, orchestre à cordes "sans chef", programme Mendelssohn, Sibelius, Brahms, Greif, Britten.

Au Lavoir Moderne Parisien

ZAOM 77

Vendredi 12 et samedi 13 février, 20 h 30.

ZAOM est une contraction de Zaoum, terme utilisé par des futuristes russes, dans les années 1920, pour définir un type de poésie qui vise principalement à tourner tout le poème vers le côté phonique du discours. Ce terme a été créé aussi pour exprimer les émotions et les sensations primordiales, basé sur l'idée que les sons précèdent les significations et représentent un élément naturel, donc universel, de la communication humaine.

Le trio, composé de Valentina Vitale (voix), Alexandre Delaoutre (voix et instruments multiples), Enris Qinami (voix et guitare), ressuscite cette forme de récital sur des écrits de St François d'Assise et Dante et des musiques de Michel Magat.

□ 35 rue Léon. Réservations FNAC, Virgin, etc., et sur : reservations.zaom77@free.fr, ou au 01 42 52 09 14.

■ **Également au LMP** : • **Kevin Bazinet**, chansons, le 6 février. • **Norig**, musique tzigane, le 1er mars (voir page 18).

■ **À la Maison verte** (127 rue Marcadet), dimanche 21 février, 16 h 30 : Gérard Poulet, violon, et Ludmila Berlinskaïa, piano, œuvres de Beethoven, Chausson, Saint-Saëns, Barber. Entrée libre.

■ **Théâtre des Abbesses** : Samedi 6 et dimanche 7 février, 17 h, **Sur la piste de Gengis Khan**, musiques de Mongolie, du Kazakhstan et du Bachkiristan.

LE MOIS DU 18^e Expositions

À l'hôpital Bretonneau Hommage à Isabelle Bauret

• Jusqu'au 19 mars. 23 rue Joseph-de-Maistre.

Pendant vingt ans, Isabelle Bauret, dessinatrice et graphiste, a travaillé pour les plus grandes agences de communication et de publicité. C'était une vedette. Presque tous les Français connaissent d'elle au moins une image : elle est l'auteur de la Marianne qui orne tous les documents administratifs édités par l'État.



Liberté • Égalité • Fraternité

À côté de ces travaux de commande, elle cultivait son jardin secret, dessinait et peignait pour elle, ou pour illustrer des livres rares. C'était sa manière de se délasser. Elle avait choisi le titre *Récréations* pour les peintures et dessins exposés dans la "rue couverte" de l'hôpital Bretonneau et un des couloirs.

Quand elle est venue à l'hôpital pour commencer à préparer l'exposition, le 3 novembre dernier, elle savait déjà, atteinte d'un cancer, qu'elle ne serait probablement plus là le jour du vernissage. Elle est morte en décembre, à 50 ans.

La grande qualité d'Isabelle

Bauret, qui avait été pour beaucoup dans son succès professionnel, c'était sa rapidité d'exécution, lorsqu'en quelques coups de crayon ou de pinceau elle esquissait tout le *story board* d'une campagne de popularisation d'une marque. Et cela se retrouve ici dans ses dessins et ses toiles. Elle privilégiait le premier jet, mais ce premier jet résultait d'un long travail de réflexion, d'exercice, d'apprentissage du geste.

Le nombre de thèmes est limité : des silhouettes de jeunes hommes, des adolescentes, des chats, beaucoup de chats, un taureau, une tasse de café, des fruits... Sur des feuilles de bristol qui lui servaient de sous-main, où elle essayait ses plumes et ses pinceaux et notait parfois des numéros de téléphone au crayon, elle peignait après coup des pommes ou des poires avec une grande précision.

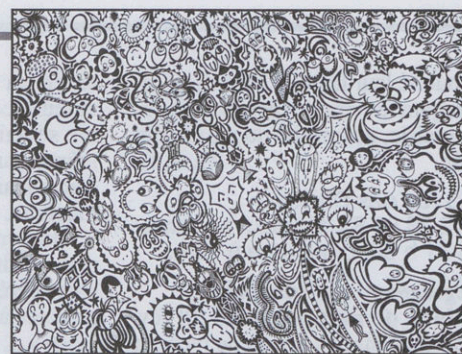
Des noirs et des gris, ou des bistres, des couleurs vives ou estompées, toujours jetées dans



Cette petite gouache, extraite d'un carnet de dessins, est représentative de la rapidité d'exécution d'Isabelle Bauret.

le mouvement de la main, avec une apparente facilité. Mais tout cela est en réalité d'une extrême subtilité. Des zones laissées vides comme par hasard y font apparaître, mine de rien, des lumières qui sculptent les formes...

N. M.



Galerie 3F Nadia Genet

Du 1er au 14 février

Jean-Michel Faudemer, maître des lieux à la galerie 3F, l'avait promis : il serait un dénicheur de talents. Ce sera sûrement le cas avec les dessins de Nadia Genet.

Nadia, hôtesse de l'air, passionnée de dessin depuis longtemps, passe ses loisirs à dessiner et à découvrir les œuvres exposées dans les pays où elle s'arrête. Une influence asiatique est évidente dans ses dessins, à l'encre de Chine et à la plume, et une influence surréaliste dans l'inspiration.

La création, libérée de toute contrainte, est dictée par l'imagination. Rien n'est figé, tout interpelle, tout nous met en éveil.

«Le bruit de la plume sur la feuille de papier me procure une sensation physique indéfinissable, confie Nadia. Les ressources du noir et blanc sont inépuisables, la couleur ne raconterait pas les mêmes choses. Il faut travailler durant des heures consécutives sur le dessin, voire entrer en hypnose. À chaque coin de la feuille se raconte une histoire, mais ni un rébus, ni une charade. Cette histoire, on se doit de ne pas l'abandonner en chemin, de ne quitter la feuille qu'après le point final.» Un travail de fourmi...

M. C.

□ 58 rue des Trois-Frères. Tous les jours de 15 à 20 h sauf lundi. 06 63 22 48 68.

Au Centre d'animation Binet Derrière les clichés : Serbie(s)

Photos de Fabrice Queyrère. Du 1er février au 6 mars. 66 rue René-Binet. 01 42 55 69 74.

C'est un reportage invitant à un voyage au cœur de la Serbie d'aujourd'hui, fruit des rencontres d'un photographe, Fabrice Queyrère, et d'une journaliste, Marie Gagne. Textes et photos en disent long sur la complexité d'un peuple, tiraillé entre la nostalgie d'un temps révolu, les traumatismes dus à l'Histoire et le désir de s'en émanciper.

La suppression récente des visas, les bombardements de l'OTAN lors de la crise du Kosovo et leurs stigmates encore présents, l'affirmation d'une identité nationale très marquée,



Une vue de Belgrade

la question épineuse des Roms, ce sont autant de sujets évoqués.

Projection et débat avec les auteurs vendredi 5 mars, à 17 h.



Jean-Claude Atzori (La Rotonde)

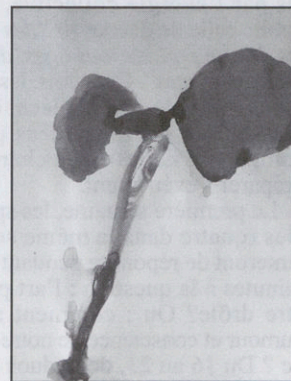
Et aussi

■ **Galerie La Rotonde** : Dans ses compositions abstraites, Jean-Claude Atzori ne cherche pas l'intellectualité. «Je voudrais que celui ou celle qui regarde mon tableau éprouve d'abord un plaisir immédiat... Le premier mérite d'un tableau est d'être une fête pour l'œil.» (Jusqu'au 13 mars. 28 rue Eugène-Carrière. Du lundi au samedi de 15 h à 19 h 30.)

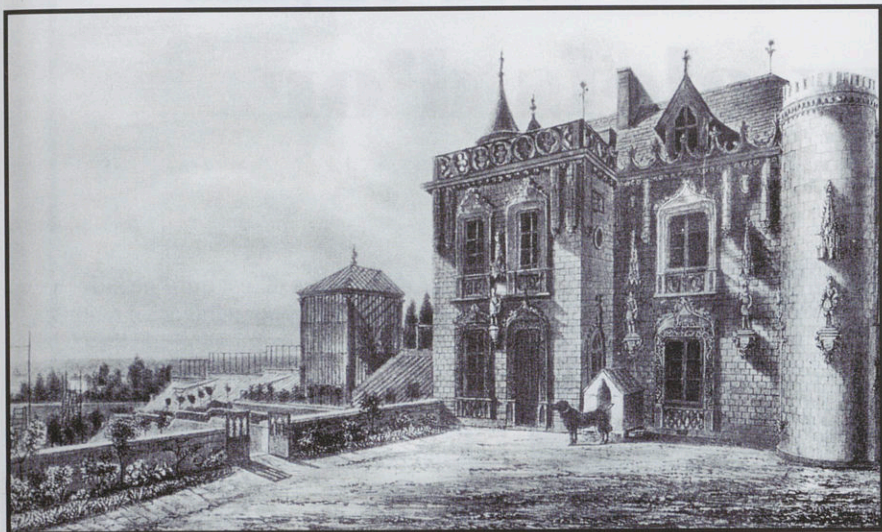
■ **Galerie Amtarès** : Carole Génies, dont le thème de prédilection est la féminité, mêle dans des collages pleins de mouvement des matières diverses : papier japo-

nais, résine, feuille d'or, voire même du drap, avec l'huile et l'acrylique. Du 2 au 27 février, vernissage le 5 février à partir de 18 h. (29 rue Lamarck. 01 44 92 47 07. Mardi à sam. 15 à 19 h.)

■ **Galerie La Hune-Brenner** : Du 4 au 20 février, Patricia Erbeling présente, sous le titre *Efflorescences*, ses aquarelles et autres œuvres récentes sur papier. Du 25 février au 6 mars, *Wake up*, œuvres d'Yvonne Sassiot de Nesles, vernissage le 25 février à partir de 18 h. (3 rue Ravignan. 01 43 25 54 06. Mardi à samedi 10h-13h et 14h-19h.)



Patricia Erbeling (La Hune)



Le premier hôtel de l'Escalopier, construit en 1835 (gravure d'époque). Quelques années plus tard, quand le comte de l'Escalopier est devenu conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, il a remplacé les serres par une vaste bibliothèque privée...



Une partie de la façade actuelle, datant de 1892. Elle est assez différente de celle du premier immeuble du comte de l'Escalopier, mais toujours dans ce style pseudo-médiéval que l'on a appelé à l'époque le "style troubadour". (Photos Bruno Lemesle.)

Ce bâtiment, situé au fond de l'impasse Marie-Blanche (près de la rue Lepic), on l'appelle toujours "l'hôtel de l'Escalopier". En réalité, l'hôtel particulier construit en 1835, dans un style faussement gothique flamboyant, par le comte de l'Escalopier, n'existe plus. Le bâtiment actuel, toujours pseudo-médiéval, a été bâti entre 1892 et 1897 par un autre propriétaire.

Le comte de l'Escalopier était le descendant d'une illustre famille italienne, celle de Piero Della Scalla, qui régna sur Vérone au XVI^e siècle puis en fut chassée par les Vénitiens, et dont une branche se réfugia en France. Le nom fut francisé en "l'Escalopier". En 1835, en pleine période romantique, le comte de l'Escalopier, admirateur de Walter Scott (*Ivanhoë*) et collectionneur de pièces d'orfèvrerie médiévale, se fit construire ici une sorte de château, à côté de serres tropicales chauffées à la vapeur et ouvertes au public, qui abritaient des bananiers, papayers, mancenilliers, arbres à pain, bambous...

Le comte mourut en 1861 et sa maison fut démolie en 1882. Mais en 1892, le nouveau propriétaire du terrain, un sculpteur sur bois et fabricant de meubles devenu antiquaire, Ernest Eymonau, entreprit la construction d'une autre maison dans le même style (qu'on appelait "style troubadour"). Il utilisa certains éléments de décor provenant de la démolition de l'hôtel du comte de l'Escalopier, notamment l'encadrement sculpté de la porte, des culs-de-lampe, etc.

Le propriétaire actuel, M. Baillaud, est lui-même l'héritier d'une célèbre famille de feronniers d'art dont les ateliers, à la fin du XIX^e siècle, étaient installés rue Damrémont. ■



Autre élément de la façade actuelle : la tour carrée (à droite sur la photo).



Quelques-unes des gargouilles qui encadrent les fenêtres.



Le perron au fond de la cour. L'encadrement de la porte, de style gothique flamboyant, est un des éléments repris de l'ancien bâtiment après sa démolition.

Chef concierge d'un grand hôtel, Danièle Lidon occupe un des postes les plus importants de l'établissement, une des rares femmes à avoir réussi à être "clef d'or" d'un palace.

La concierge aux clefs d'or du Terrass Hotel

Davide Del Giudice

«**B**ienvenue au Terrass Hotel. Danièle à votre service». À peine 8 h du matin et Danièle Lidon est déjà au travail dans le hall de ce grand hôtel près des Abbesses, le seul quatre étoiles de Montmartre.

Elle réveille les clients qui l'ont demandé, commande une kyrielle de taxis pour ceux qui partent en visite ou en rendez-vous, répond en quatre langues aux appels des quatre coins du monde, traite la cascade de mails tombés dans la nuit. Puis vite un coup d'œil aux journaux mis à la disposition des clients : *Le Figaro* mais aussi *USA Today*, le *Herald Tribune*, le *Financial Times*, le *Wall Street Journal*, le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Mais où est passé *El Pais* ? Elle court s'en enquérir, fait ensuite le tour du hall pour vérifier que tout est en ordre, net et chic. Par exemple, au moment d'Halloween, pas de toile d'araignée ni de chapeau de sorcière bien sûr, ce n'est pas le genre de la maison, mais, comme un clin d'œil à la tradition anglo-saxonne, des piles de citrouilles dont les coloris répondent élégamment aux couleurs chaudes des fleurs choisies pour l'occasion.

Danièle Lidon est chef concierge, l'un des postes les plus importants de l'hôtel. Sur elle repose l'organisation des mille et un services demandés par la clientèle de cet hôtel de luxe. Elle connaît les petites habitudes des uns et des autres : «*Les Italiens et les Japonais ne veulent pas de chambres en façade à cause de la vue sur le cimetière. Les Russes sont très exigeants. Les Chinois commencent à arriver. Nous travaillons beaucoup aussi avec des sociétés allemandes qui logent chez nous leur personnel en déplacement à Paris : nous n'avons pas que des clients très fortunés. Je suis là pour tous. Pour leur simplifier la vie pendant leur séjour.*».

Un service quatre étoiles

Elle organise les transferts vers les gares et aéroports, réserve non seulement des taxis parisiens, mais même des cabs à l'anglaise pour ceux qui souhaitent une formule plus originale. Elle met sur pied des visites privées de la capitale, d'un quartier, ou d'un monument en fonction des demandes, et dénêche si nécessaire un guide particulier. Il lui est même arrivé d'organiser une tournée dégustation des caves de champagne ! Elle connaît les spécialités de toute une série de restaurants alentour, ou plus loin, et de tous styles pour répondre aux divers souhaits des clients, depuis le restaurant de l'hôtel jusqu'au bistrot montmartrois en passant par la table étoilée ou le jeune chef qui monte.

C'est elle aussi qui organise sur demande les sorties parisiennes des clients : au Moulin-Rouge tout près, mais aussi au musée, au



concert, au théâtre, à l'opéra...

Au besoin elle conseille tel ou tel spectacle : cela fait partie de son travail de se tenir au courant de la vie culturelle et nocturne de la capitale en dévorant les rubriques ad hoc des journaux et en sortant elle-même après le travail. Ensuite il faut dénicher des places, souvent à la dernière minute et dans les salles les plus courues de Paris. Et pas question de caser ses clients au poulailler ou derrière un pilier, qualité du service quatre étoiles oblige : «*dans ces cas-là, je préfère proposer autre chose que de les décevoir avec des places médiocres.*».

Membre d'un club très fermé

Pour réussir ces prouesses, Danièle demande parfois l'aide de collègues d'autres palaces parisiens : elle est l'une des rares femmes "clefs d'or", c'est à dire membre de l'association du même nom qui rassemble la fine fleur des concierges de 150 palaces français. Sur les 415 concierges clefs d'or de France, on ne compte qu'une qua-

rantaine de femmes. C'est qu'il ne suffit pas de demander pour adhérer ; il faut être parrainée par deux membres de l'association. Celle-ci veille au prestige de la profession, organise des formations, et crée un réseau d'entraide entre adhérents qui permet notamment de trouver des solutions aux requêtes les plus inhabituelles et les plus difficiles à satisfaire. «*On arrive presque toujours à concrétiser les demandes, ou alors on propose d'autres solutions de même standing.*».

A Montmartre, son village

Car il en faudrait beaucoup pour déconcerter Danièle après tant d'années d'expérience. En 1969, elle s'est envolée aux États-Unis et y a travaillé pendant 21 ans à Air France, la plus grande partie de ce temps comme chef d'escala passagers à Houston. Aujourd'hui encore elle est toute contente quand on lui trouve en anglais un accent new-yorkais : «*J'ai adoré New York. A Houston l'argent seul compte ; la culture on ne connaît pas.*».

Quand finalement elle décide de rentrer en France, elle commence par une formation de cadre administratif et financier «*pour voir comment se dirige une entreprise en France après avoir connu les méthodes américaines.*» Elle travaille ensuite comme directrice commerciale mais déchant vite : elle passe 80 % de son temps en voyage et le contact clientèle n'est pas le même.

Elle s'est installée à Montmartre : «*Là et nulle part ailleurs ; à tous mes voyages quand je venais à Paris, je réservais toujours du temps pour me promener par ici. C'est un village. On ne se croirait pas dans une grande ville. Il y a même une vigne, vous vous rendez compte ! Je voulais pouvoir vivre ici.*» Depuis plusieurs années, non seulement elle y habite, mais elle y travaille.

Pourtant ce poste a bien failli lui passer sous le nez : l'hôtel cherchait alors une hôtesse d'accueil et la trouvait trop qualifiée pour ce travail. Finalement elle a quand même été engagée et a vite pris du galon dans ce métier longtemps chasse gardée des hommes. «*Je n'ai jamais ressenti de réticence parce que femme. Au contraire j'ai été épaulée par mes collègues. Etre femme, c'est souvent même un atout. Le savoir-faire est primordial, mais le charme aussi, pour calmer les énervés par exemple. Il faut être à l'écoute, disponible à 100 %. Et puis je suis une femme qui adore vivre dans un univers d'hommes.*»

Marie-Odile Fargier

«Du savoir-faire, du charme aussi, et il faut être à l'écoute, disponible à 100 %»